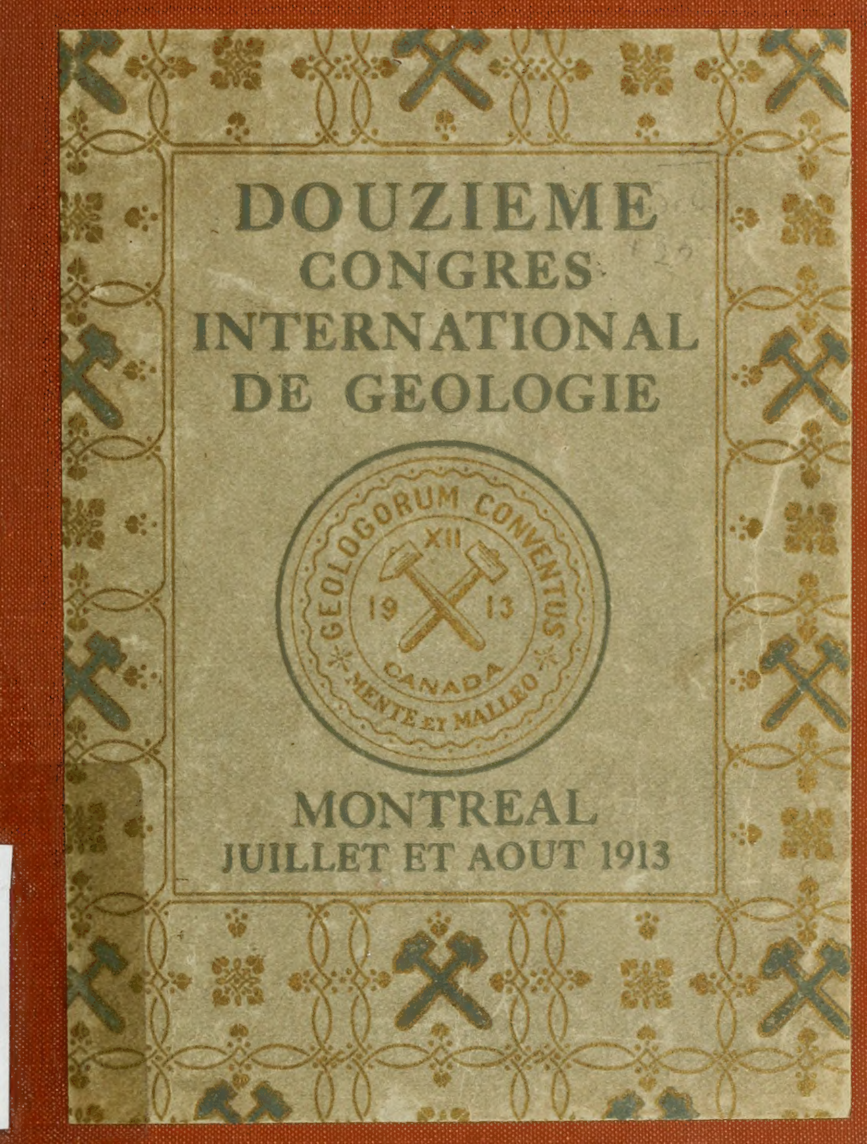

DOUZIEME
CONGRES
INTERNATIONAL
DE GEOLOGIE
GEOLOGORUM CONVENTUS
XII
19 13
CANADA
MENTE ET MALLEO
MONTREAL
JUILLET ET AOUT 1913


TENTANDA VIA
THE LIBRARY OF
YORK
UNIVERSITY

GUIDE DE MONTRÉAL



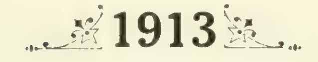
Montréal vu du sommet de la montagne.

GUIDE

DE

MONTREAL

Douzième Congrès International de Géologie





MONTRÉAL

Librairie Beauchemin Limitée

79, rue Saint-Jacques, 79

GUIDE DE MONTREAL

Montréal à vol d'oiseau

La ville de Montréal, qui tire son nom de la pittoresque montagne — le Mont-Royal — au pied de laquelle elle est bâtie, est la métropole commerciale et le port national du Canada. Commandant la route fluviale qui conduit à l'Atlantique, elle est appelée à devenir, par sa situation privilégiée, l'une des cités les plus importantes du Continent Américain. Lorsqu'on considère son prodigieux développement depuis un siècle, on ne peut s'empêcher d'admirer l'esprit d'initiative des deux races qui l'habitent et qui, dans leur émulation à la faire belle et prospère, ont su donner le spectacle rare de l'entente la plus cordiale.

Commercialement parlant, Montréal occupe une situation exceptionnelle, une position sans rivale. A ses pieds, coule avec majesté le Saint-Laurent, large à cet endroit de trois milles, qui déverse dans l'Océan, dit-on, plus d'un tiers des eaux douces du monde. Située à la tête de la navigation océanique, ses débouchés s'étendent jusqu'aux confins de l'Amérique du Nord. Par un réseau de beaux canaux qui établissent des commu-



Le Pont Victoria.

nications faciles entre les villes échelonnées sur les bords des grands lacs, elle entretient un commerce considérable avec Chicago, Duluth et les autres cités du cœur du Continent. Non seulement Montréal est au point de rencontre de la navigation océanique et fluviale, mais elle est encore le terminus de toutes les communications par terre. Le Pacifique et le Grand-Tronc y ont leurs quartiers généraux.

De ce centre rayonnent dans toutes les directions les grandes lignes de chemin de fer, les unes se dirigeant vers les plaines fécondes de l'Ouest jusqu'au Pacifique, les autres vers les ports de l'Atlantique et les pittoresques montagnes du Nord. Deux ponts relient les rives Sud et Nord du Saint-Laurent : le pont Victoria, construit par le Grand-Tronc et inauguré en 1860 par Sa Majesté le roi Edouard VII, alors Prince de Galles, et le pont jeté au-dessus du fleuve par le Canadien Pacifique, à sept milles de la ville, à peu de distance des Rapides de Lachine et du curieux village indien de Caughnawaga.



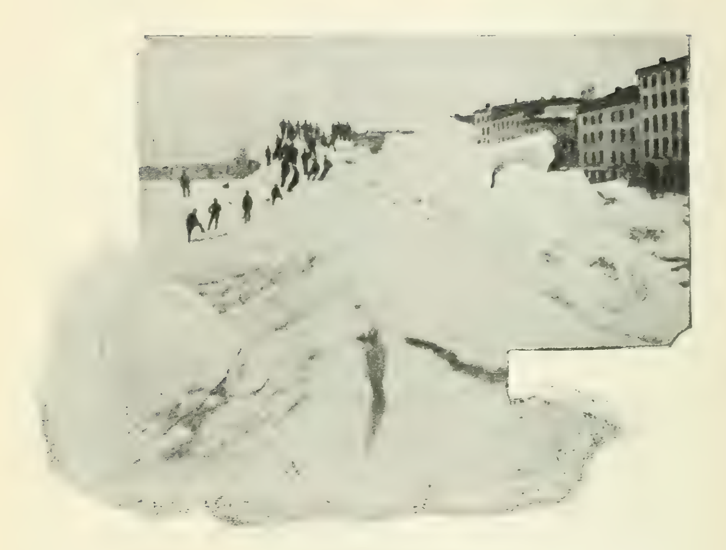
Port de Montréal. Vue prise de l'entrée du canal Lachine

Le Port

C'est à son port, accessible, dès à présent, à des navires d'un tirant de 30 pieds et qui le sera bientôt à des coques calant 35 pieds d'eau, que Montréal doit sa grande prospérité. Aussitôt que les glaces qui, pendant les mois d'hiver, réunissent les deux rives du fleuve et établissent entre elles un pont assez solide pour porter les charges les plus lourdes, se sont effritées sous l'action du soleil de mars ou d'avril, et jusqu'au mois de décembre la plus grande activité ne cesse de régner sur les quais d'une étendue de sept milles de front.

C'est un va et vient continuel de vaisseaux de toutes dimensions et de tous tonnages : les uns font le service entre les différents ports intérieurs ; les autres, en échange des produits de l'Europe, transportent les bois précieux de nos forêts et les grains de l'Ouest canadien. Le trafic ne fait que s'accroître d'année en année et la raison de ce développement incessant est que la route du Saint-Laurent est considérée comme la plus sûre et la plus avantageuse entre l'Europe et l'Amérique.

Les chiffres qui suivent donneront une idée du commerce qui s'y fait et des progrès réalisés depuis une douzaine d'années.



La débâcle.

NAVIRES ARRIVÉS DANS LE PORT

NAVIGATION OCÉANIQUE			NAVIGATION FLUVIALE	
Nombre de navires		Tonnage	Nombre de navires	Tonnage
1912	736	2,403,924	12,586	4,649,767
1900	726	1,393,886	8,310	1,659,616

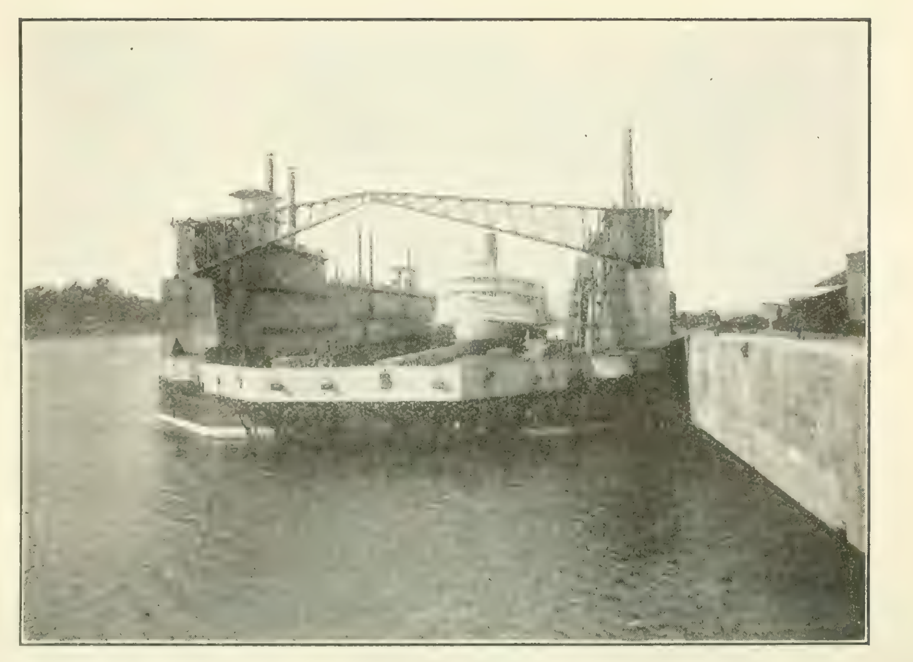
REVENUS BRUTS DU PORT

1900..	$286,958.00
1912..	912,225.00

Il n'est pas sans intérêt de savoir que Montréal est le second en importance de tous les ports de l'Amérique du Nord. Il s'y fait un commerce plus considérable en sept mois chaque année que durant douze mois dans les ports de Boston et de Philadelphie.

Les plans arrêtés, il y a quelques années, par une commission d'ingénieurs nommée à cet effet, en feront, lorsqu'ils seront exécutés dans leur entier, l'un des plus beaux et des mieux outillés du monde.

Il faut voir Montréal par un temps clair du haut de l'élégant promenoir perché tout en haut de la montagne. De ce point d'observation on aperçoit une forêt de clochers, de tours, de dômes émergeant d'innombrables massifs de verdure. A l'ouest, la nappe d'argent du Lac des Deux-Montagnes ; en face, le Saint-Laurent et, par-delà, une multitude de villages, dont les églises aux clochers étincelants attirent le regard. Quelques



Cale-sèche flottante.

belles collines boisées, les monts Saint-Hilaire, Saint-Bruno, Rougemont et le Mont-Johnson, l'arrêtent également, puis il se repose sur deux chaînes importantes formant le fond du tableau: les Montagnes Vertes de l'Etat du Vermont et les Adirondacks. C'est un panorama d'une grandeur et d'une beauté remarquables.

L'Histoire de Montréal

Rien n'est touchant comme le récit de la fondation de Montréal ; on dirait un chapitre détaché de l'histoire de la chevalerie, tant on y trouve de grandeur et d'héroïsme.

Ce ne fut pas la passion du gain ou des aventures qui inspira à M. de la Dauversière et à M. Olier le dessein de jeter les bases d'un établissement sur les bords du Saint-Laurent, dans cette île que M. de la Dauversière, dit-on, vit en une vision et dont il parlait, en tout cas, comme s'il l'avait habitée durant de longues années. Ces deux hommes de Dieu avaient un tout autre idéal. Leur unique ambition était de gagner des âmes à Dieu et de faire briller aux yeux des peuples infidèles le flambeau de l'Evangile.

Un jour, ces deux hommes se rencontrèrent à Meudon, sur les marches du palais ; poussés par une force irrésistible, eux qui ne s'étaient jamais vus, ils tombèrent dans les bras l'un de l'autre, s'appelèrent par leur nom et, sans préambule, s'entretinrent longuement de leur commun projet.

La même Providence qui avait fait se rencontrer ces deux saints personnages, devait mettre sur leur chemin un auxiliaire puissant en la personne de M. Paul de Chomédey, Sieur de Maisonneuve.



Paul de Chomedey.
De maisonneufue

FONDATEUR DE MONTREAL 1642

C'était un soldat d'une bravoure à toute épreuve et d'une foi ardente; séduit par la grandeur de l'entreprise, il eût cette parole qui le peint tout entier: " Je suis prêt à y consacrer ma fortune et ma vie, sans autre récompense que l'honneur de servir Dieu et mon roi! " Le Godefroy de Bouillon de la nouvelle croisade était trouvé.

Une société fut formée dans le but de donner au projet un commencement de réalisation. Par l'entremise du R. P. Charles Lallemand, procureur des missions de la Compagnie de Jésus, la société obtint de M. de Lauzon l'abandon de l'île de Montréal aux conditions auxquelles il l'avait reçue; mais la Compagnie des Cent Associés contesta la validité de la concession. Cependant, à force d'instances, cette Compagnie concéda une partie de ses droits, qu'elle abandonna dans leur totalité, en 1655, à la Société de Montréal.

Les premiers obstacles levés, on s'empressa d'organiser une expédition dont M. de Maisonneuve devait prendre le comandement. Au printemps de 1641, trois navires laissaient les rives de France portant à leur bord cinquante-trois personnes, dont quarante-huit hommes et cinq femmes. Au nombre de ces dernières se trouvait celle que l'on appela dans la suite l'*Ange de la colonie*, Melle Mance, qui avait formé le projet de fonder à Montréal un hôpital pour y soigner indifféremment colons et sauvages.

Le 24 août 1641, M. de Maisonneuve arriva à Québec où il fut heureux de retrouver les deux navires dont il avait été séparé par une furieuse tempête et qui l'avaient précédé de plusieurs jours. Comme la saison

était trop avancée pour songer à s'établir à Montréal avant l'hiver, on se résigna à demeurer à Québec, les hôtes du gouverneur. Enfin, le 8 mai 1642, M. de Maisonneuve, accompagné de MM. de Montmagny, du Puyseau, du Père Vimont, de Melle Mance et de Mme de la Peltrie, des ouvriers et des soldats, remonta le fleuve Saint-Laurent, et après plusieurs jours de navigation, la flottille arriva en face de Montréal. L'enthousiasme des colons éclata par des cris de joie et des cantiques d'allégresse. Ils abordèrent sur une langue de terre baignée d'un côté par le fleuve, et de l'autre par un bras de la rivière Saint-Pierre, à l'endroit où se trouvent aujourd'hui les bureaux de la Douane. Le premier soin de M. de Maisonneuve, en mettant le pied sur cette terre qu'allaient rougir de leur sang tant de nobles cœurs, ce fut de dresser un autel que Melle Mance et Mme de la Peltrie ornèrent de fleurs et de fines toiles.

Le Père Vimont célébra le saint sacrifice de la Messe et, comme si le voile de l'avenir se fût déchiré devant ses yeux, il prononça, dans une chaleureuse allocution, ces paroles prophétiques qui noas furent conservées : " Vous êtes le grain de sénevé qui croîtra, se multipliera, et se répandra sur tout le pays."

Tout ce jour et toute la nuit qui le suivit, le Saint-Sacrement fut exposé sur le modeste autel dressé à l'orée de la forêt et, comme on manquait de lampes et d'huile, on suspendit devant l'ostensoir une fiole remplie de ces " mouches de feu," qui le soir, sur le feuillage sombre, semblent des étoiles volantes. Le Christ

venait de prendre possession de cette île où il devait être tant aimé.

C'est donc de ce 18 mai 1642 que date Montréal.

* * *

L'endroit choisi pour l'établissement de la nouvelle colonie offrait tous les avantages désirables. D'une superficie de 146,206 arpents (123,523 acres), l'île de Montréal commandait toutes les voies par lesquelles pouvaient descendre les sauvages, et devait être un centre d'accès facile aux chasseurs de castors et aux missionnaires. Découverte par Cartier, en 1535, et nommée Mont-Royal, à cause de la belle montagne qui en est encore aujourd'hui le plus bel ornement, elle avait été visitée plusieurs fois, dans le siècle suivant, par Champlain qui, frappé de ses avantages, médita d'y faire un établissement. C'était donc le projet de Champlain que Maisonneuve, au nom de la société dont M. de la Dauversière et M. Olier étaient l'âme, allait avoir la gloire de réaliser.

* * *

Dès le lendemain de ce jour mémorable, les colons commencèrent la construction d'un fort et d'une chapelle qu'ils entourèrent d'une forte palissade et d'un fossé profond ; des tentes furent dressées dans l'enclos et l'on vécut ainsi à la manière des sauvages, en attendant le moment de se dévouer au salut des peuplades errantes.

Les nations iroquoises ne découvrirent l'établissement de ce poste avancé que l'année qui suivit l'arrivée de M. de Maisonneuve. Mais de ce moment, ils formèrent le dessein de tout mettre en œuvre pour exterminer cette poignée de Français qui s'étaient constitués les protecteurs des Hurons et des Algonquins, leurs éternels ennemis. "A partir de ce jour, la colonie ne fut plus sans appréhensions, et il faut avouer qu'elles étaient bien fondées. Il n'était pas besoin de se surexciter l'imagination pour comprendre tout ce qu'avait de précaire un établissement entouré de forêts vierges, où d'implacables ennemis épiaient sans cesse le moment de fondre sur lui. Les massacres, les incendies et les horreurs de cette guerre de sauvages à sauvages parlaient assez haut pour que chacun se pût demander si un sort aussi funeste n'attendait pas, à quinze cents lieues de sa patrie, le dernier des Français. Aussi; quand la nuit descendait des hauteurs du Mont-Royal et s'étendait sur le vallon où les colons avaient dormi si paisiblement, les premiers mois de leur arrivée, les regards sondaient-ils instinctivement les profondeurs du bois d'où pouvaient, à chaque instant, s'élancer leurs insaisissables ennemis "plus prompts que les aigles, plus terribles que les lions," comme les dépeignent les "Relations des Pères Jésuites" (Leblond de Brumath).

La guerre déclarée, les Iroquois ne devaient mettre bas les armes que lorsqu'après de successives défaites, leur nation ne fût plus en état de continuer la lutte. Chaque année, au retour du printemps, ces tribus sauvages arrivaient devant le fort, l'environnaient, sur-

veillaient toutes les issues, tendaient des embuscades à ceux qui allaient cultiver au-delà de la portée des canons du fort et se croyaient sans cesse à la veille d'exterminer cette petite troupe, si mal protégée. Mais, avec les dangers grandissaient les courages et rien n'entravait l'œuvre de l'évangélisation parmi les Hurons et les Algonquins, quoique jamais les gouverneurs et les missionnaires ne pussent extirper du cœur de ces farouches guerriers, les instincts de cruauté et de vengeance. Tout Iroquois qui tombait entre leurs mains était voué à une mort affreuse.

Quatre années se passèrent ainsi en alarmes et en surprises continuelles; les cultivateurs étaient attaqués dans les champs; des femmes et des enfants furent enlevés et livrés à la torture; la garnison était continuellement harcelée et décimée; mais tous les efforts furent inutiles; des recrues venues de France remplissaient les vides et des forts élevés sur certains points autour de la ville naissante firent comprendre aux Iroquois que la colonie était bien décidée à grandir et à résister à toutes les entreprises tentées contre elle.

Parmi les intrépides défenseurs de Ville-Marie, il en est un qui était renommé pour son audace et son sang-froid: c'était le major Lambert Closse. Partout où il y avait du danger on le voyait apparaître et charger avec une audace qui électrisait les siens. En 1652, avec quelques hommes seulement, il extermine une colonne d'Iroquois, à quelque distance du fort et repousse une autre tribu qui avait cherché à s'emparer d'une redoute établie à la Pointe Saint-Charles. Le 6 février 1662, ce valeureux soldat trouva une mort héroïque en

volant au secours de quelques colons attaqués par une bande d'Iroquois.

En 1654, M. de Maisonneuve qui avait entrepris un voyage en France dans l'intérêt de la colonie, ramena avec lui Marguerite Bourgeoys qui venait se consacrer à l'instruction des enfants et qui devint la fondatrice de la Congrégation Notre-Dame. Melle Mance l'accueillit comme une sœur et, dès ce jour, commença entre elles "une émulation de vertu et de charité qui dura autant que leur vie." L'arrivée de quatre prêtres de Saint-Sulpice, sous la conduite de M. de Queylus fut encore pour Montréal une heureuse fortune.

La ville, en dépit des dangers qui la menaçaient sans cesse, se développait rapidement ; outre l'hôpital érigé par Melle Mance et l'église paroissiale, plusieurs maisons avaient été élevées en dehors de l'enceinte. Des redoutes étaient construites sur des hauteurs commandant la campagne et les colons pouvaient se livrer avec plus de sécurité aux travaux des champs. Tous ces événements étaient bien de nature à confirmer M. de Maisonneuve dans sa croyance que Ville-Marie était appelée à une brillante destinée.

Mais, en 1658, il y eut parmi les Iroquois une nouvelle levée de tomahawks ; jamais la colonie ne fut plus près de sa perte. Informé des intentions de leurs terribles ennemis, le gouverneur fit exécuter autour de la ville d'importants travaux de défense et se prépara à un long siège. Ce qui sauva Ville-Marie, ce fut le dévouement sublime de seize jeunes braves, qui, sous la conduite du valeureux Dollard, accomplirent une action qui dépasse tout ce que raconte l'histoire. Un matin

du mois d'avril 1660, Dollard et ses compagnons, après avoir entendu la messe et communié, dirent adieu à leurs parents et marchèrent à la rencontre de l'ennemi. Arrivés au pied du Long-Sault, sur la rive gauche de l'Outaouais, ils s'enfermèrent dans un misérable fort de palissades où ils furent rejoints par deux chefs sauvages, Anahotaha et Métiomèque, à la tête de quarante Hurons et quatre Algonquins.

Leur attente fut de courte durée. Trois cents Iroquois vinrent mettre le siège devant le fort. Repoussés avec pertes, les Iroquois firent demander de l'aide à une bande de cinq cents des leurs, campée aux îles Richelieu. Les assiégés profitèrent de ce répit pour se retrancher plus fortement. Bientôt huit cents guerriers se trouvèrent en face de cette poignée de braves. Pendant huit jours ils se ruèrent à l'assaut sans pouvoir entamer la frêle palissade. L'eau venant à manquer, les Hurons, à qui les Iroquois promettaient la vie s'ils se rendaient, désertèrent le camp, cherchant à entraîner leurs chefs ; mais ceux-ci, fidèles à la foi jurée, ne voulurent pas abandonner les Français et vendirent chèrement leur vie. Le huitième jour, les Iroquois, humiliés de leurs successifs échecs, décidèrent de tenter un suprême effort. En voyant s'avancer cette vague sauvage, Dollard comprit que, cette fois, le combat serait décisif. La petite garnison, par la précision de son tir faisait des vides affreux dans les rangs pressés des ennemis. Voulant jeter la panique parmi les assiégeants, Dollard charge à mitraille un mousquet qui devait éclater en tombant et le lance avec force par dessus la palissade ; malheureusement une branche arrête au passage le ter-

rible engin de destruction qui retombe dans l'intérieur du fort et fait une sanglante trouée parmi les Français Ce regrettable accident est cause qu'une partie de la palissade reste sans défenseurs. Les Iroquois se portent en masse sur ce point, arrachent quelques pieux et se précipitent en masse par cette brèche. L'épée ou le pistolet au poing, les héros se défendent avec l'énergie du désespoir. Les uns après les autres ils tombent. Ivres de vengeance, les farouches vainqueurs retournent les corps pour en trouver quelques-uns à qui il reste un souffle de vie; trois agonisent, mais ils meurent avant que les Iroquois aient le temps de dresser le poteau de torture. Un seul fut guéri et livré aux tourments les plus atroces. Mais l'héroïque jeune homme souffrit le martyre sans qu'un cri, une plainte, un soupir put réjouir la férocité de ses lâches bourreaux.

Cette victoire avait coûté si cher aux Iroquois qu'ils demeurèrent frappés de terreur. "Si dix-sept Français, disaient-ils, nous ont traités de la sorte dans un si chétif endroit, comment serons-nous traités si nous allons les attaquer dans leurs villes ?" Et les loups regagnèrent leurs tanières.

Ainsi le courage de cette noble jeunesse sauva la colonie en arrêtant le flot barbare au pied du Long-Sault.

* * *

Profitant du calme qui suivit la retraite précipitée des Iroquois, M. de Maisonneuve s'employa à entourer la ville de nouveaux travaux de défense. D'autres

forts furent construits à différents endroits et l'on érigea des maisons aux murs épais percés de meurtrières.

L'année 1663 inaugura une ère toute nouvelle pour la colonie. Montréal est alors dotée d'une organisation civile et judiciaire, les Messieurs de Saint-Sulpice deviennent seigneurs de l'île entière, M. Dollier de Casson fait le tracé de rues nouvelles et jette les bases d'une nouvelle église paroissiale. Ce fut aussi vers ce temps que, pour protéger les travailleurs qui se répandaient de plus en plus dans la campagne, abattant les arbres de la forêt, ensemençant et cultivant les terres, que furent multipliées les seigneuries, formant ainsi autour de la ville comme autant de forts destinés à arrêter la marche des Iroquois. Ainsi protégée, la ville ne pouvait manquer de devenir le centre d'une nombreuse population. Du reste, Louis XIV et Colbert contribuèrent au développement rapide de la population par les sages mesures qu'ils prirent pour procurer aux colons des épouses honnêtes et laborieuses et en dotant les jeunes ménages.

Tout eût donc été pour le mieux sans le voisinage des cruels Iroquois, qui en dépit de leurs nombreuses défaites, d'ailleurs soudoyés par les Hollandais et les Anglais de la Nouvelle-Angleterre, continuaient leurs brigandages et leurs déprédations. Bien des fois les colons avaient fait un appel pressant au Roi. Enfin Versailles se rendit à leurs supplications et, en juin 1665, le marquis de Tracy, nommé vice-roi de la Nouvelle-France, débarquait à Québec avec quelques compagnies du régiment de Carignan-Salières. La joie qu'éprouvèrent les colons de Montréal fit bientôt place à la dou-

leur lorsqu'ils apprirent que M. de Maisonneuve avait reçu l'ordre de repasser en France. L'intrigue n'avait pas désarmé devant le dévouement, le courage et la vertu héroïque de cet intrépide " chevalier." En véritable soldat, M. de Maisonneuve prit le chemin de l'exil, sans qu'une parole amère s'échappât de ses lèvres. Et, comme dernier témoignage de son attachement à la ville qu'il avait fondée, il légua aux pauvres de l'Hôtel-Dieu 6,000 livres que lui devait le magasin de Montréal. Il expira à Paris, au Fossé Saint-Victor, le 9 septembre 1676, entre les bras de son fidèle serviteur Louis Frin.

Maisonneuve fut un administrateur sage et habile autant qu'un vaillant capitaine." Dix ordonnances lui suffisent pour régler les rapports mutuels des colons et diriger leur conduite. Par l'impartialité de ses décisions, par ses habitudes simples et édifiantes, il leur apprend à vivre heureux, à l'ombre de la justice, dans la pratique de mœurs pures et chrétiennes. Il met le travail en honneur parmi eux, et on les voit, au retour du combat, quitter leur mousquet pour reprendre la charrue ou s'appliquer à quelque métier. Lui, vêtu de son modeste capot gris, parcourt les rangs, visite les laboureurs, passe aux ouvriers et les encourage tous par sa présence et par ses paroles. Son désintéressement extraordinaire lui gagne les cœurs et son courage achève de se les attacher. Il cherche par tous les moyens à inculquer à tous l'amour de ce sol qu'ils ont arrosé de leurs sueurs et de leur sang ; il fait naître en eux cette prodigieuse puissance qu'on appelle l'amour de la patrie. Aucune gloire ne fut mieux acquise que celle de

Maisonneuve: elle est celle des grands bienfaiteurs de l'humanité. Pure de tout nuage, elle est sans défaillance pour la vertu, sans compromis avec la conscience ni avec la foi, elle est absolument sans tache. Bien plus, elle est le fruit sacré du dépouillement total de soi, d'une abnégation surhumaine. Notre héros ne s'est jamais réservé que la peine et le sacrifice. Et parce que, après tant de mérite, il ne peut rester sans récompense, la sienne, est celle des victimes du devoir: le bannissement et l'oubli. Nous sommes en présence du sublime." (L'abbé L. Collin.)

L'arrivée du vice-roi avait jeté la consternation parmi les Iroquois; car ils savaient que cette levée de troupes était dirigée contre eux. Aussi, se voyant dans un extrême péril, ils demandèrent la paix. Après le départ du Marquis de Tracy, de nouvelles compagnies de soldats arrivèrent au Canada. Sur les représentations de l'intendant Talon, des terres furent données en fiefs ou seigneuries aux officiers qui groupèrent autour de leur manoir les soldats de leurs compagnies. C'est ainsi que furent fondés la plupart des bourgs ou villages le long du Saint-Laurent: Sorel, Chambly, Berthier, Saint-Ours, Contrecœur, Verchères, Lavaltrie, Varennes, Boucherville, Longueuil, Laprairie, Châteauguay.

Mais il était dit que jamais la colonie ne connaîtrait de repos. La guerre venait de se rallumer en Europe entre Guilaume d'Orange et Louis XIV et cet événement devait avoir une grande influence sur les affaires de la Nouvelle-France. En effet, depuis longtemps, les colonies anglaises de l'Amérique voulaient s'emparer

du Canada. Le prétexte était tout trouvé pour une action immédiate. Les Anglais firent une alliance solennelle avec les Iroquois (juin 1689) qui n'aspiraient qu'à se venger des affronts reçus. Aussitôt ceux-ci entrèrent dans le " sentier de la guerre." Au nombre de douze à quinze cents, ils descendirent en canots le grand fleuve et s'arrêtèrent, au milieu d'une tempête de grêle et à la faveur des ténèbres, à la pointe de Montréal (4 août). Echappant à la surveillance des gardiens des forts, ils se dispersèrent sur un espace d'environ dix milles et commencèrent à massacrer les paisibles habitants, qui n'eurent pas même le temps de saisir leurs armes pour défendre leur vie et celle de leur famille.

Le village de Lachine fut le théâtre principal de leur barbarie. La plume se refuse à décrire tous les actes de cruauté dont ces démons à face humaine se rendirent coupables. Deux cents personnes, quatre cents selon d'autres, furent massacrées sans compter celles qui furent traînées en captivité et livrées à la fureur de ces barbares. Un grand nombre d'habitants cependant purent s'échapper et vinrent donner l'alarme à la garnison de Ville-Marie. Mais, par une inconséquence qui ne peut s'expliquer que par l'affolement où étaient tous les esprits, les officiers envoyés à la poursuite de l'ennemi, laissèrent échapper toutes les chances qui leur furent offertes de l'écraser et les Iroquois leur glissèrent, pour ainsi dire, entre les doigts pour continuer dans toutes les directions leur horrible boucherie.

A la suite de cet événement tragique la guerre se déclara sans merci entre les féroces enfants de la forêt et

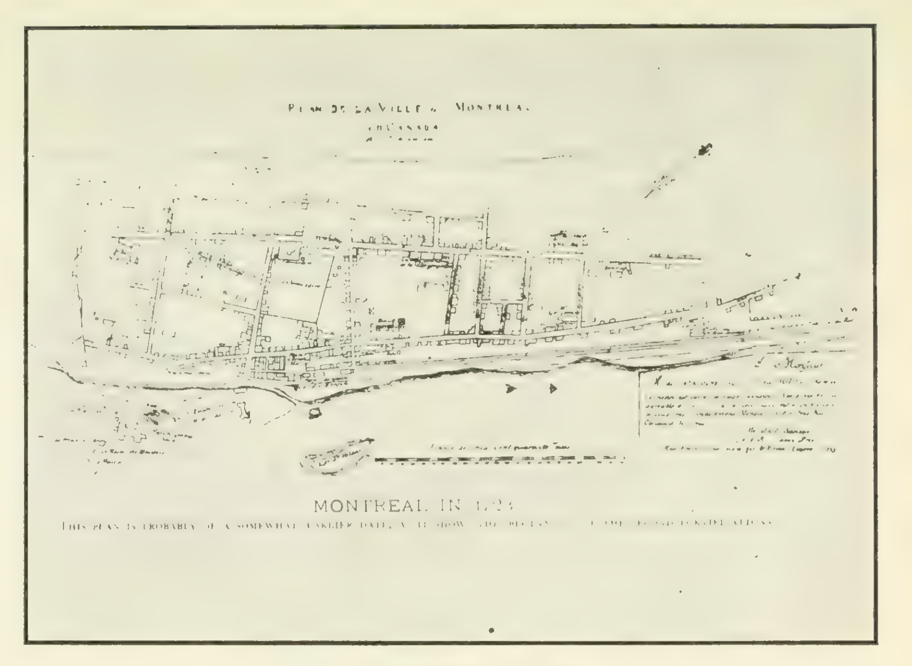
les colons de la Nouvelle-France. Mais cette fois, Frontenac résolut de prendre l'offensive et il alla combattre ces farouches barbares jusque dans leurs repaires.

A peine rentré à Québec, il dût reprendre les armes et les tourner contre les Anglais qui, de nouveau, convoitaient les possessions françaises du Canada. La situation devenait alarmante; car, tandis que Phipps assiégeait Québec, une armée de 3,000 hommes, conduite par Winthrop, marchait sur Montréal. L'une et l'autre de ces entreprises échouèrent misérablement; mais la lutte se continua sur tous les points à la fois. Heureusement, à la suite du traité de Ryswick (1798) la tranquillité se rétablit peu à peu et Montréal eût le spectacle rare (juillet 1701) de 1,500 sauvages, représentants des principales nations qui couvraient l'Amérique Septentrionale de l'embouchure du Mississipi jusqu'au golfe Saint-Laurent, réunis dans un " pow-wow " solennel pour signer un traité de paix et enterrer la " hache de guerre."

* * *

Mais, au lendemain de cet événement qui promettait des années de calme et de repos, la nouvelle se répandit de la reprise des hostilités entre le France et la Grande-Bretagne au sujet de la succession d'Espagne. Le pays fut de nouveau le théâtre de luttes continuelles. Les succès du général Nicholson en Acadie fortifièrent l'Angleterre dans sa résolution de s'emparer de la Nouvelle-France.

A cette fin, l'amiral Walker, à la tête d'une puissante flotte, remonta le Saint-Laurent; mais, surpris par



Plan de Montréal en 1723.

une violente tempête, il perdit huit navires avec neuf cents hommes, et dut renoncer à son projet. Cet échec décida Nicholson, qui s'avançait sur Montréal avec 4,600 hommes de troupe, à battre en retraite. Et cette fois encore la Nouvelle-France fut sauvée. Sur ces entrefaites fut signé le traité d'Utrecht qui mit fin aux hostilités.

Le Canada connut alors une période de paix presque sans exemple depuis l'établissement des Français en Amérique. Aussi le pays prospéra-t-il d'une manière étonnante. Montréal avait alors une population de 7,710 habitants. " Cette ville, dit Charlevoix, a un aspect fort riant. Elle est bien située, bien percée, et bien bâtie. L'agrément de ses environs et de ses rues inspire une certaine gaieté dont tout le monde se ressent. Elle n'est point fortifiée. Une simple palissade bastionnée et assez entretenue fait toute la défense avec une assez méchante redoute sur un petit tertre qui sert de boulevard et qui va se terminer en pente à une petite place carrée. C'est ce qu'on rencontre d'abord en arrivant de Québec... Montréal est un carré situé sur le bord du fleuve, lequel s'élevant insensiblement, partage la ville, dans sa longueur, en haute et basse, mais à peine s'aperçoit-on que l'on monte de l'une à l'autre. L'Hôtel-Dieu, les magasins du roi et la place d'Armes sont dans la basse ville: c'est aussi le quartier de presque tous les marchands. Le séminaire et la paroisse, les Récollets, les Jésuites, les Filles de la Congrégation, le gouverneur et la plupart des officiers sont dans la haute ville. Au-delà d'un petit ruisseau qui vient du nord-ouest, et borne la ville de ce

côté-là, on trouve quelques maisons et l'Hôpital-Général; et en prenant sur la droite au-delà des Récollets, dont le couvent est à l'extrémité de la ville, du même côté, il commence à se former une espèce de faubourg qui, avec le temps, sera un très beau quartier. Les Jésuites n'ont ici qu'une petite maison, mais leur église qu'on achève de couvrir, est grande et bien bâtie. Le couvent des Récollets est plus vaste et la communauté plus nombreuse. Le Séminaire est au centre de la ville. Il paraît qu'on a eu plus en vue de le rendre solide et commode que magnifique. On ne laisse pourtant pas de sentir que c'est la maison seigneuriale; elle communique avec l'église paroissiale, qui a bien plus l'air d'une cathédrale que celle de Québec... La maison des Filles de la Congrégation, quoiqu'une des plus grandes de la ville, est encore trop petite pour loger une si nombreuse communauté. C'est le chef d'ordre et le noviciat d'un institut qui doit être d'autant plus cher à la Nouvelle-France et à cette ville en particulier, qu'il y a pris naissance, et que toute la colonie se ressent des avantages que lui procure un si bel établissement... L'Hôtel-Dieu est desservi par des religieuses dont les premières ont été tirées de celui de la Flèche, en Anjou. Elles sont pauvres; cependant il n'y paraît ni à leur salle, qui est grande, bien meublée et bien garnie de lits, ni à leur église, qui est belle et très ornée, ni à leur maison, qui est bien bâtie, propre et commode. Mais elles sont mal nourries, quoique toutes infatigablement occupées, ou de l'instruction de la jeunesse ou du soin des malades. ... On voit encore, de temps en temps, arriver à Mont-

réal de petites flottes de sauvages, mais ce n'est plus rien en comparaison du passé. . ."

Après le traité d'Utrecht, la France et l'Angleterre connurent trente années de paix ; mais, en Amérique, les deux nations rivales se tinrent sur un pied de guerre. De part et d'autre, on s'armait, on construisait des forts, on se préparait pour une lutte décisive. La politique des gouverneurs de Québec consistait à reculer le plus loin possible les limites de la Nouvelle-France et à arrêter les empiètements des Anglais sur notre continent. Chaque tentative des armées anglaises avait provoqué des combats sanglants.

L'Angleterre comprenant tout le prix de la conquête du Canada et résolue à tous les sacrifices pour parvenir à s'emparer de ce magnifique empire, multipliait les envois de troupes et déployait la plus grande activité. Nous savons comment, en dépit de la plus héroïque défense, l'Acadie et Louisbourg passèrent aux mains des Anglais. La victoire de Carillon (1758) ranima les courages abattus ; mais il devint évident, que laissée à elle-même — la France se désintéressant de ces " quelques arpents de neige " conquis au prix de tant de sacrifices — la Nouvelle-France ne pourrait résister longtemps et allait succomber sous le nombre.

Le 27 juin 1759, Wolf parut devant Québec. La flotte qu'il commandait était composée de vingt-cinq vaisseaux, treize frégates et dix-huit transports : en tout, 18,000 marins et 10,000 hommes de débarquement. Montcalm n'avait à leur opposer que 12,000 hommes dont 3,500 réguliers ; le reste se composait de miliciens et de sauvages. Ayant réussi à prendre pied à l'Anse

au Foulon, Wolf rangea ses troupes en ordre de bataille sur les plaines d'Abraham (12 septembre). Dès que Montcalm aperçut, au petit jour, l'armée anglaise, il s'élança à la tête de 4,500 hommes et, sans attendre le secours de Bougainville, il commença l'attaque. On sait l'issue de cette malheureuse affaire. Montcalm et Wolf tués, la retraite de l'armée française, et la capitulation de Québec. Le chevalier de Lévis accourut de Montréal; mais il arriva trop tard. Au printemps de 1760, il remporte la victoire de Sainte-Foye et commence aussitôt l'investissement de Québec. Mais le faible effectif dont il dispose le met dans l'impossibilité de frapper un grand coup; des renforts lui étaient indispensables et il interrogeait l'horizon, espérant toujours que la mère-patrie enverrait à temps les secours depuis si longtemps demandés... Le 9 mai, une frégate apparut à l'horizon. Tous les regards étaient tournés vers ce point. La frégate entra dans le port et salua de vingt-et-un coups de canon le drapeau anglais qui flottait sur la citadelle. Le sort en était jeté et la partie perdue. La mort dans l'âme, Lévis se replia sur Montréal.

Le 8 septembre, trois armées, fortes de 18,000 hommes et d'une puissante artillerie, se présentèrent devant Montréal qui n'avait à leur opposer qu'une faible garnison de 3,500 hommes. Dans cette extrémité, c'eût été folie de songer à défendre une ville qui n'avait pas même d'enceinte fortifiée et M. de Vaudreuil résolut de capituler aux meilleures conditions possibles. Le général anglais accepta les conditions proposées, à l'exception de celle qui accordait aux troupes les honneurs de

2

la guerre. Le chevalier de Lévis, indigné, refusa de poser les armes et, avec 2,000 hommes, il se retira dans l'île Sainte-Hélène. Sur un ordre formel de M. de Vaudreuil, il se résigna à son triste sort ; mais non pas sans avoir brisé son épée et brûlé ses drapeaux (8 septembre 1760).

La grande épopée était finie, ou plutôt elle recommençait autrement pour ce petit peuple livré à la merci d'un puissant vainqueur, mais bien décidé, en dépit de toutes les tentatives, à demeurer français et catholique quand même... On parle toujours français sur les bords du Saint-Laurent.

* * *

Les guerres qui se succédaient depuis un siècle, les incursions répétées des sauvages et les entreprises des Anglais, n'avaient pu entraver la marche de la civilisation et du progrès dans la Nouvelle-France. Montréal, pour sa part, s'était agrandie au fur et à mesure que sa population augmentait ; son périmètre s'étendait de la rue McGill à la Gare Viger (ancienne place Dalhousie) et de la ruelle des Fortifications à la rue des Commissaires. La rue Notre-Dame, aujourd'hui entièrement livrée au commerce, traversait alors le quartier aristocratique de la ville.

Au lendemain de la cession, ce quartier devint presque désert ; car, en apprenant les clauses du traité de Paris (1763) qui cédait toutes les colonies françaises à l'Angleterre, douze mille personne quittèrent la Nouvelle-France et retournèrent dans la mère-patrie.

De huit mille trois cents âmes qu'il y avait à Montréal, avant 1760, la population tomba à 5,733 habitants. Mais l'immigration des "loyalistes" des Etats-Unis, à la suite de la guerre de l'indépendance, combla les vides et en 1790, Montréal comptait 18,000 âmes.

Cependant les Français qui étaient nés sur le sol canadien ne consentirent pas à émigrer: ils étaient attachés à cette terre par trop de souvenirs. Au reste, les articles de la capitulation, en leur assurant le libre exercice de leur religion et l'usage des lois et coutumes françaises, ne changeaient rien à leurs habitudes de vie ; mais ils se groupèrent davantage autour de leurs pasteurs et envisagèrent avec confiance l'avenir. Sans doute il régna, au début et durant plusieurs années, une gêne facile à comprendre entre les nouveaux maîtres et les anciens colons; mais peu à peu, de part et d'autre, on apprit à se mieux connaître, on en vint même à s'estimer et les divergences d'opinions, de goûts et de croyances ne nuisirent en rien au progrès constant de la cité. Par des lois sages et libérales, les droits de chacun furent respectés et les Canadiens, loyaux par tempérament, travaillèrent avec ardeur à la prospérité et à la grandeur de leur patrie demeurée française, malgré tout, sous l'égide du drapeau anglais. L'occasion leur fut bientôt donnée de manifester leur sentiment à l'égard de l'Angleterre. Fermant l'oreille aux séduisantes invitations du Congrès Américain, ils demeurèrent fidèles à la parole donnée; bien plus, en 1812, ils prirent les armes et marchèrent contre les troupes américaines. A Châteauguay, la milice canadienne, commandée par le colonel de Salaberry, fit des

prodiges de valeur ; après un combat opiniâtre de quatre heures les Américains furent obligés d'abandonner la lutte. Le Canada demeurait possession anglaise grâce à l'inébranlable fidélité des Canadiens Français.

Montréal était déjà une ville importante ; en 1785 sa population était de 55,634 habitants. Dès 1809, le premier bateau à vapeur faisait son apparition sur le Saint-Laurent. Construit par M. John Molson, il s'appelait l'*Accommodation*, avait 85 pieds de quille, 16 pieds de largeur au maître-bau et une machine de 6 chevaux. Il fit, le 9 novembre de cette année, son premier voyage à Québec qu'il atteignit en trente-six heures.

Vingt-quatre ans plus tard, en 1833, un autre navire à vapeur, sorti des chantiers canadiens, tentait, le premier, la traversée de l'océan. C'était le *Royal William*, de 363 tonnes de charge, ayant un équipage de 21 hommes. Il fit la traversée en dix-spt jours.

L'année suivante, il fut acheté par le gouvernement d'Espagne qui le rebaptisa l'*Ysabel Segunda* et en fit la première unité de sa marine militaire à vapeur.

En 1832, Montréal obtint des pouvoirs publics une charte qui la constituait en *ville*. Jacques Viger fut son premier maire et cette année même furent commencés les docks qui font aujourd'hui l'orgueil de notre port.

Jusqu'à 1830, les Canadiens n'avaient pas foi aux chemins de fer. Mais, l'année suivante, certaines personnes de Montréal se firent délivrer une charte autorisant la construction d'une voie ferrée reliant Laprairie, village situé sur la rive sud du Saint-Laurent,

en face de la ville, à Saint-Jean, petite ville des bords du Richelieu. La ligne, dénommée Chemin de fer Champlain et Saint-Laurent, fut inaugurée en 1836. Il y a longtemps qu'elle a été absorbée par la puissante Compagnie du Grand-Tronc.

Le commerce

MONTRÉAL n'est pas seulement le plus grand port du Canada, il en est encore le centre financier et manufacturier.

Le Saint-Laurent, dont le bassin a une étendue de 500,000 milles carrés (quatre fois la superficie des Iles Britanniques), forme partie de l'un des systèmes de cours d'eau les plus importants du monde entier . Montréal, situé à 950 milles de l'océan, est relié, par une série de canaux d'un mouillage de 14 pieds au Lac Erié, et de là aux autres Grands Lacs, où des navires tirant 20 pieds d'eau naviguent à l'aise. Du détroit de Belle-Isle à la tête du Lac Supérieur, la distance est de 1600 milles.

De plus, toutes les grandes lignes de chemin de fer aboutissent à Montréal, qui se trouve être ainsi le point de réception et d'expédition de toutes les marchandises consommées dans le pays ou qui en sont exportées.

Le tableau ci-dessous fait voir la place qu'occupait Montréal dans le commerce du Canada en 1912.

	IMPORTATIONS	EXPORTATIONS	TOTAUX
Canada.............	$502,641,115	$256,571,227	$799,212,342
Montréal	148,977,605	87,679,442	236,657,027



Le steamer "Empress" descendant les rapides du Sault-Sainte-Marie

C'est donc 29.6% de tout le commerce du Dominion qui se fait à Montréal.

Quelques années à peine après la fondation de la ville, il s'était formé des établissements à Lachine, à Sainte-Anne, à Carillon, etc., de fait à la tête de tous les rapides qui rompaient la grande voie de communication entre Montréal et le pays des fourrures, c'est-à-dire la région du nord qu'on atteignait par l'Ottawa.

Le premier échelon, dans cet immense escalier qui montait aux grands lacs et aux sources de l'Ottawa, du Saint-Maurice et du Saguenay, était le saut Saint-Louis, suite de rapides extrêmement tourmentés par lesquels les eaux du lac Saint-Louis se précipitent dans la vaste baie de la Prairie de la Madeleine (aujourd'hui la baie de Laprairie) et dont la dénivellation n'est pas inférieure à 45 pieds dans un parcours de moins de sept milles. Ces rapides, aujourd'hui domptés, et où de grands navires n'hésitent plus à s'engager, étaient alors la terreur des voyageurs qui se dirigeaient vers les *pays d'en haut*.

C'était avec des peines et des fatigues infinies que les canots pouvaient, en suivant de très près le rivage, en remonter ou en descendre les parties les moins agitées. Il fallait faire portage à plusieurs endroits et presque partout recourir à la *cordelle*, et malgré les plus grandes précautions, les accidents n'étaient pas rares, dans lesquels hommes et embarcations étaient perdus.

Comme toujours, le remède était à côté du mal ; et le remède ici, c'était un petit cours d'eau insignifiant, la rivière Saint-Pierre, qui venait se jeter dans le Saint-Laurent, au pied même des rapides, en faisant un saut de

quelques pieds et qui remontait parallèlement au fleuve, jusqu'à une flaque sans profondeur et de peu d'étendue qu'on appelait le lac Saint-Pierre (1).

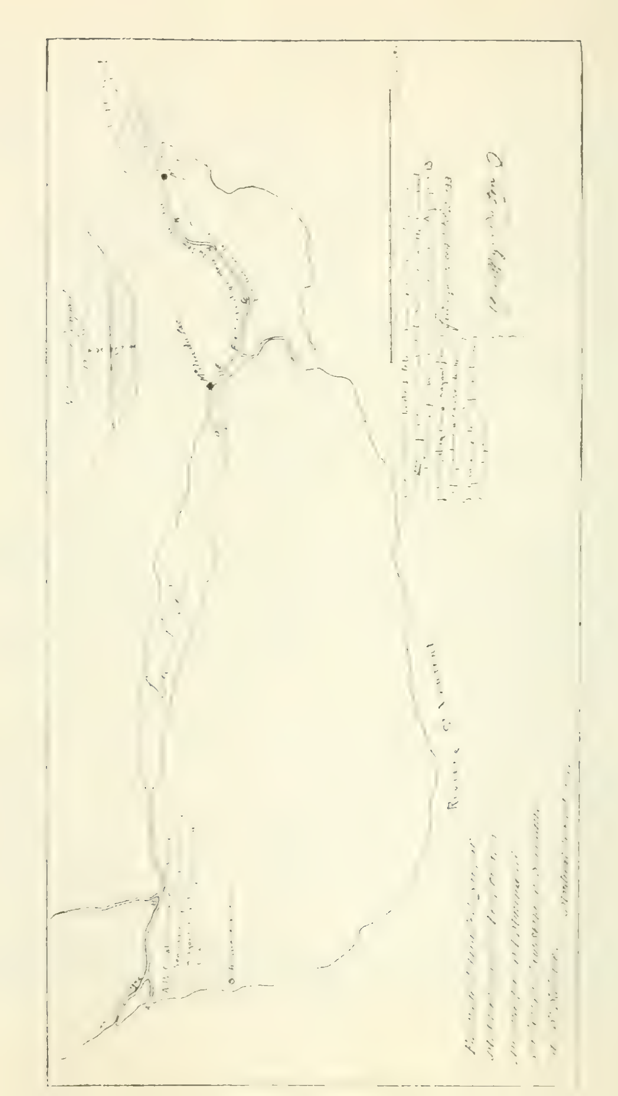
En coupant obliquement à travers les terres, on arrivait, environ un mille plus loin, aux eaux relativement tranquilles qui sont à la sortie du lac Saint-Louis.

Dès l'année 1700, M. Dollier de Casson, alors supérieur de Saint-Sulpice, entreprit de perfectionner cette route. Le projet n'avait rien de gigantesque; il s'agissait tout simplement de débarrasser la rivière des plus grosses pierres et des troncs d'arbres qui l'encombraient, puis de faire, à partir du lac Saint-Pierre, une coupe qui y amènerait les eaux du Saint-Laurent ; c'était le *Canal de la Chine.*

M. Dollier fit, pour cet objet, un contrat avec Gédéon de Catalogne, qui se mit à l'œuvre au mois d'octobre de cette année. Le canal proprement dit, sans écluses, avait vingt-quatre arpents de longueur et une largeur de douze pieds au plan d'eau ; aux plus basses eaux du Saint-Laurent, il devait y avoir au moins dix-huit pouces d'eau dans la tranchée.

Au mois de février 1701, il ne restait plus, pour terminer l'ouvrage, qu'à pousser le creusage de trois ou quatre pieds en profondeur sur une distance de 2400 pieds. Sur un tiers de la longueur de la coupe on n'avait eu affaire qu'à des argiles mêlées de cailloux roulés, ailleurs on avait rencontré du roc solide, ce que n'avait pas prévu l'entrepreneur et ce qui fut sa ruine.

(1) Les travaux de drainage exécutés par l'Etat depuis la construction du canal actuel de Lachine et le déboisement des terrains environnants ont depuis longtemps mis le lac à sec.

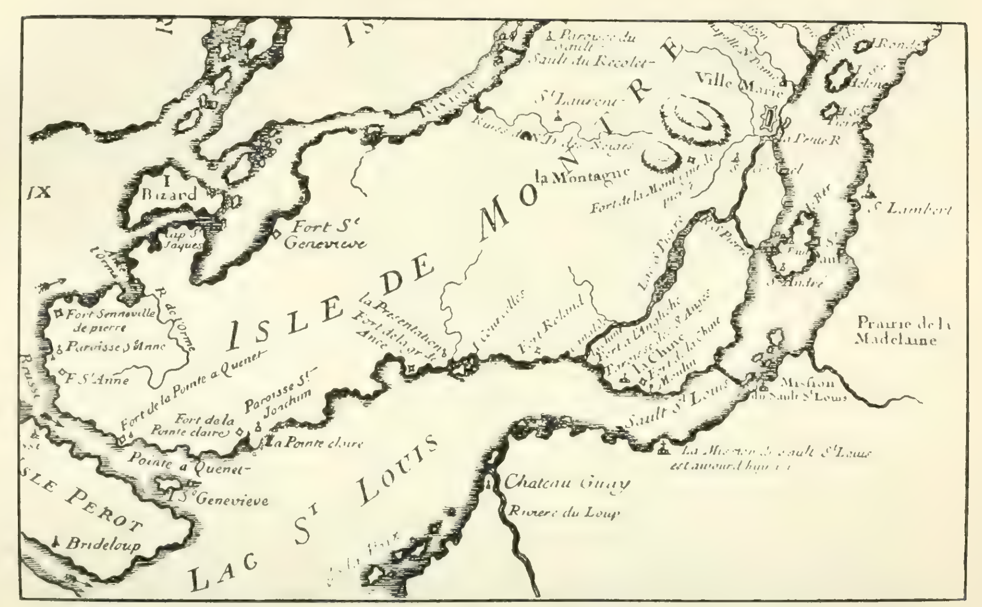


Dans un règlement de compte fait avec celui-ci au printemps, M. Dollier de Casson lui versa 12,500 livres et le canal en resta là, malgré les tentatives répétées qu'on fit pour reprendre l'ouvrage en y intéressant la mère-patrie.

A ce moment, les revenus des Messieurs de Saint-Sulpice n'étaient pas considérables et trouvaient à s'employer plus utilement à d'autres œuvres. Il ne pouvait donc être question pour eux de terminer l'ouvrage pour leur propre compte ; mais, d'année en année, ils remettaient le projet sous les yeux des gouverneurs et de la Cour de France.

Enfin en 1708, Louis XIV, ayant reconnu le *Canal de la Chine* d'utilité publique, ordonna qu'on lui en présentât les plans et les devis. Mais les malheurs de la fin du règne ne permirent pas de donner suite aux bonnes intentions du roi. Dans les années qui suivent, la correspondance échangée entre les Sulpiciens de Montréal et ceux de France revient à chaque instant sur le *Canal de la Chine.*

Au cours de l'année 1717, M. Chaussegros de Léry, ingénieur militaire et civil de Montréal, fait un relevé de l'ouvrage, qu'il trouve aux trois quarts achevé. Seize ans plus tard, en 1733, il présente un nouveau rapport, cette fois accompagné de plans et d'un devis estimatif. L'original de la carte dressée par lui se trouve au Séminaire de Saint-Sulpice ; on en trouvera ici une reproduction. (Une copie de cette carte est entre les mains de M. McLachlan, conservateur du Musée du Château de Rame-



Carte du canal de la Chine, par Nicholas Bellin

zay). C'est un décalque qui reproduit jusqu'à la signature de l'ingénieur. Nous donnons également une autre carte plus détaillée, dressée par Nicholas Bellin et que M. le juge Girouard a fait entrer dans son précieux ouvrage "*Lake St. Louis old and new.*"

Le projet primitif devait avoir été profondément modifié et il est probable que le canal maintenant projeté devait être pourvu d'écluses et avoir des dimensions plus grandes. La dépense, en effet, se serait élevée à 255,000 livres. Ce fut le coup de grâce de l'entreprise. A partir de ce moment, les manuscrits du Séminaire n'en font plus mention. Il est à présumer, néanmoins, que le travail fait par Gédon de Catalogne ne fut pas entièrement perdu ; au printemps, le Saint-Laurent devait mettre assez d'eau dans la tranchée ouverte entre le lac Saint-Louis et le lac Saint-Pierre pour permettre aux canots d'y circuler.

Quoi qu'il en soit, il reste encore quelques vestiges du premier ouvrage de canalisation entrepris sur le continent d'Amérique. A quelques pas du grand remblai qui amène les trains du Pacifique Canadien au pont jeté sur le canal actuel, non loin de la station de Rockfield, on peut suivre, sur une distance de quelques arpents, une tranchée de quelques pieds de largeur et à demi comblée. C'est tout ce qui reste du travail, gigantesque pour l'époque, fait par les Messieurs de Saint-Sulpice au début du XVIIIe siècle.

Pour donner une idée des immenses travaux exécutés depuis pour améliorer la navigation intérieure du Canada, nous imprimons ci-dessous une série de tableaux indiquant

les dimensions des écluses de nos canaux à la date de leur construction et à celles de leurs agrandissements successifs, agrandissements rendus nécessaires par les progrès du commerce :

REGIME FRANÇAIS — (1700)

Canal de la Chine— Canal sans écluses ; mouillage, 2½ pieds ; n'a jamais été achevé.

REGIME ANGLAIS

1ère période — (1777-1816)

	Canaux	Dimensions des écluses		
		Longueur	Largeur	Mouillage
Voie du Saint-Laurent	Canal des Cascades	120 pieds	9 pieds	3 pieds
	Canal du Rocher-Fendu....	120 "	9 "	3 "
	Canal du Coteau du-Lac......	120 "	9 "	3 "
	Canal du Sault Ste-Marie....	30 "	8 pds et 9 pcs	2½ "
Voie de l'Ottawa	Canal de Vaudreuil..environ	108 pieds	32 pieds	5 pieds

2ème période —(1816-1840)

Voie du St-Laurent	Canal de Lachine	108 pieds	20 pieds	6½ pieds
	Canal de Welland..............	110 pieds	22 "	8½ "

	Canaux	Dimensions des écluses		
		Longueur	Largeur	Mouillage
Voie du Richelieu	Canal de Chambly	118 pieds	22½ pieds	6 pieds
Voie de l'Ottawa et du Rideau	Canal de Carillon	126½ "	32½ "	6½ "
	Canal de Grenville	106 "	19 "	6½ "
	Canaux du Rideau	133 "	33 "	5½ "

3ème période — (1840-1870)

	Canaux	Longueur	Largeur	Mouillage
Voie du Saint-Laurent	Canal de Lachine	200 pieds	45 pieds	9 pieds
	Canal de Beauharnois			
	Canal de Cornwall			
	Canal du Rapid Plat			
	Canal de Farran's Point			
	Canal des Galops			
	Canal de Welland	200 "	45 "	10½ "
Voie du Richelieu	Canal de Chambly	118 "	22½ "	6 "
	Canal de Saint-Ours	200 "	45 "	7 "
Voie de l'Ottawa et du Rideau	Canal de Sainte-Anne	200 "	45 "	6 "
	Canal de Carillon	126½ "	32½ "	6½ "
	Canal de Grenville	106 "	19 "	6½ "
	Canaux du Rideau	133 "	32 "	5½ "

4ème période — (1870-1913)

Voie	Canaux	Dimensions des écluses		
		Longueur	Largeur	Mouillage
Voie du Saint-Laurent	Canal de Lachine	270 pieds	45 pieds	14 pieds
	Canal de Soulanges			
	Canal de Cornwall			
	Canal du Rapide Plat			
	Canal de Farran's Point	800 "	45 "	14 "
	Canal des Galops	270 "	45 "	14 "
	Canal de Welland			
	Canal du Sault Sainte Marie	900 "	60 "	20 "
Voie du Richelieu	Canal de Saint Ours	200 "	45 "	7 "
	Canal de Chambly	118 "	22½ "	7 "
Voie de l'Ottawa et du Rideau	Canal de Sainte-Anne	200 "	45 "	9 "
	Canal de Carillon			
	Canal de Grenville			
	Canal de la Culbute	200 "	45 "	5 "
	Canaux du Rideau	133 "	32 "	5½ "
Voie de la Trent	7 écluses ordinaires; 2 ascenseurs pour bateaux rachetant chacun une chute de 65 pieds	134 "	33 "	5 à 9pds

Canaux	Dimensions des écluses		
	Longueur	Largeur	Mouillage
Voie de la Lièvre			
Canal de la Lièvre.............	100 pieds	32½ pieds	8 pieds
Voie de l'Yamaska			
Canal d'Yamaska......	125 "	34 "	5½ "
Canal de Saint-Pierre, au Cap-Breton. Cette écluse relie le lac Bras-d'Or à la mer................	200 "	48 "	18 "

Industries

A MESURE que le Canada progresse, ses industries de toute sorte prennent une importance grandissante et Montréal se tient au premier rang parmi les villes industrielles du pays, comme le prouvent les quelques chiffres qui suivent :

CAPITAUX ENGAGÉS DANS L'INDUSTRIE

	1900	1910
Dans le Canada tout entier....	$446,916,487	$1,247,583,609
Dans Montréal	57,148,661	132,475,802

Pour Montréal, l'accroissement des capitaux engagés dans l'industrie a donc été, en dix ans, de 132%. Pour tout le Canada, cet accroissement a atteint 180%, mais cette différence s'explique par la fondation de nombreux centres de production dans la partie occidentale du pays.

Qu'il n'y ait rien de factice dans cette statistique, cela est établi par le rendement des capitaux engagés.

	Profits bruts	Pourcentage de rendement
Canada tout entier.	$323,158,205	0.25
Montréal.	41,797,894	0.31

INDUSTRIES DE MONTRÉAL

	Capital engagé.	Valeur des produits manufacturés.
Industries textiles..	$24,655,988	$35,515,719
Produits alimentaires...	9,171,947	16,721,160
Cuirs bruts et ouvrés...	13,947,991	15,351,669
Industries diverses..	12,089,852	14,696,169
Tabacs..	12,943,273	13,856,880
Fers et aciers..	11,233,816	12,308,386
Carrosserie, wagons de chemins de fer, etc.	5,218,078	9,771,302
Bois de charpente, ébénisterie..	5,758,424	7,332,257
Papiers..	8,867,966	6,285,933
Produits chimiques..	4,957,099	6,351,442
Métaux bruts et ouvrés, autres que l'acier et le fer..	6,372,558	5,331,519
Alcools et boissons de toute sorte.	3,957,123	2,202,641
Briques, verreries, pierre à bâtir.	1,088,374	1,290,270
Petites industries..	759,377	1,254,447
Autres produits industriels de toute nature..	14,442,976	15,677,928
Total pour Montréal..	135,044,782	164,698,761
Banlieue		
Maisonneuve..	7,919,080	20,813,774
Lachine..	7,496,612	6,295,716
Autres faubourgs.	2,055,332	1,961,607
	152,515,806	193,769,858

BANQUES, COMPAGNIES D'ASSURANCES

La Banque de Montréal est un établissement dont la ville peut être fière à juste titre. Fondée en 1817, c'est la plus ancienne maison de banque du pays.

A l'origine, son capital était de $1,000,000, grosse somme pour une ville qui n'avait alors que 20,000 habitants.

Aujourd'hui il est de $16,000,000, avec une réserve aussi de $16,000,000.

LISTE DES BANQUES AYANT LEUR SIÈGE SOCIAL A MONTRÉAL

	Capital	Réserve
Bank of Montreal.	$16,000,000	$16,000,000
Bank of British North America	4,866,666.66	2,774,000
The Molsons Bank.	4,000,000	4,700,000
Merchants Bank of Canada. . .	6,700,000	5,900,000
City and District Savings Bank.	1,000,000	1,250,000
Banque Provinciale.	1,000,000	512,463
Banque d'Hochelaga.	3,000,000	3,000,000
Banque Nationale.	2,000,000	1,400,000
Royal Bank of Canada.	11,560,000	13,000,000

Le chiffre d'affaires des banques s'accroît d'année en année, comme le prouve le petit tableau suivant des transactions effectuées au bureau des compensations.

	1911	1912
Canada.	$7,394,368,207	$9,143,196,764
Montréal.	2,368,491,239	2,844,368,426

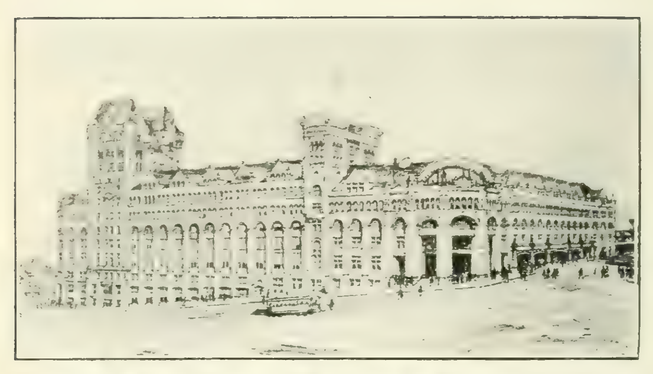
Par le chiffre des opérations de sa chambre des compensations, Montréal occupe le sixième rang parmi les villes de l'Amérique du Nord.

Parmi les soixante compagnies d'assurances qui ont un siège d'affaires à Montréal, deux des plus anciennes méritent d'être signalées. Ce sont la *Sun Life Company of Canada,* dont les nouveaux bureaux, actuellement en cours de construction, ne dépareront pas le Square Dominion. C'est une institution d'origine purement montréalaise. Sa charte date de 1872 et elle a aujourd'hui des filiales dans un grand nombre de pays :

Capital..	$49,605,616.49
Surplus..	5,331,081.82
Revenus, 1912..	12,333,081,60
Valeur des polices..	182,732,420.00

La *Royal Insurance Company* est l'une des plus importantes compagnies d'assurances de Montréal. Ses bureaux sont à l'angle sud-ouest de la Place d'Armes. Fondée à Liverpool en 1845, elle ouvrit une succursale dans notre ville en 1851.

Valeur des polices..	$112,000,000
Capital, plus de..	48,000,000



Gare de la rue Windsor. Bureaux du Canadien-Pacifique

Chemins de fer

Le Canadien-Pacifique

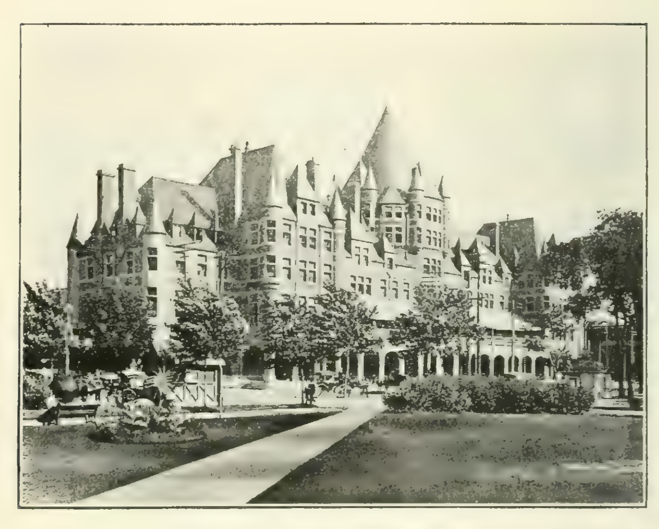
Au Canada, les chemins de fer ont une importance capitale. Rien n'est plus intéressant, dans l'histoire de l'industrie au siècle dernier, que le récit des difficultés surmontées dans la construction du Canadien-Pacifique, dont les promoteurs firent preuve d'une habileté financière et d'un courage qu'on ne saurait trop admirer. Convaincus que les grandes plaines de l'Ouest canadien devaient prendre sous peu un développement immense, ils firent bravement face à tous les obstacles et, quelques années plus tard, les résultats prouvaient qu'ils avaient eu raison.

La Compagnie du Canadien-Pacifique est la plus importante compagnie de transport du monde entier.

Aujourd'hui, la longueur de ses voies en exploitation est de 10,983 milles, sans parler de 320 milles de voies appartenant à d'autres compagnies, mais exploitées par elle. Elle a, en outre, en cours de construction, 1246 milles de voies, soit un total de 12,548 milles.

En 1912, 530 milles de voies nouvelles furent mis en exploitation.

La Compagnie possède en outre 94 navires sur l'Océan Pacifique, sur l'Océan Atlantique et sur les Grands Lacs.



Hôtel et gare de la Place Viger

Son réseau et ses flottes permettent de franchir plus de la moitié d'un arc de grand cercle, les points extrêmes étant, l'un à Londres, l'autre à Hong-Kong.

Le siège social de la Compagnie est à Montréal. Ses principaux services sont installés dans le somptueux édifice de la rue Windsor, qui est en même temps la gare terminus pour le commerce de l'Ouest. C'est de là que partent les trains allant vers l'est jusqu'à l'Atlantique et vers l'ouest jusqu'à la Côte du Pacifique. Les trains de l'est traversent le Saint-Laurent à Lachine, sur un pont qui fait le plus grand honneur aux ingénieurs qui l'ont construit. D'une autre gare, située Place Viger, partent les trains qui desservent la région des Laurentides et Québec. A côté de la gare se trouve l'Hôtel Viger.

La compagnie tire une grande partie de ses revenus de la vente des 25 millions d'acres de terre que l'Etat lui a octroyés à l'achèvement de sa ligne principale.

Le rapport publié pour l'année expirée au 30 juin 1912, donne :

Recettes brutes..	$123,319,541.23
Frais d'exploitation..	80,021,298.40
Recettes nettes..	43,298,242.83
Recettes spéciales de la flotte, non comptées dans les rapports mensuels.. ..	1,104,448.79
	44,402,691.62
A déduire, charges financières..	10,524,937.49
Bénéfices..	$ 33,877,754.13



Bureaux du Grand-Tronc, rue McGill

LE GRAND-TRONC

Le Grand-Tronc, dont la charte fut octroyée en 1852, est la plus ancienne compagnie de chemin de fer du Canada. Au 31 décembre 1912, son réseau était de 5581 milles dont 650 milles de voie double. Le rapport publié au 31 décembre 1912 et qui couvre une période de six mois seulement donne :

Recettes brutes..	£4612758-11- 0
Frais d'exploitation..	3334682- 4-10
Recettes nettes..	1278076- 6- 2

La gare, connue sous le nom de gare Bonaventure, est située rue Saint-Jacques en face de la rue Windsor. La voie ferrée traverse le Saint-Laurent par le pont Victoria, lequel a un mille de longueur. Inauguré en 1860, par le Prince de Galles, plus tard Edouard VII, c'était alors un pont tubulaire, considéré, du point de vue de l'art de l'ingénieur, comme la huitième merveille du monde.

En 1899, le pont tubulaire a été démoli et remplacé par le pont articulé, à double voie, qui existe aujourd'hui, avec routes carrossables et trottoirs de chaque côté. Il sert également aux tramways électriques de la *Montreal & Southern Counties Ry* pour gagner la rive sud du fleuve, d'où ils atteindront bientôt jusqu'au cœur des Cantons de l'Est.

Le siège social de la compagnie est à Montréal et ses services principaux sont installés dans le bel édifice situé rue McGill, en face du square d'Youville.

Le Grand Trunk Pacific Railway, dont la partie qui va de Winnipeg à Montréal porte le nom de *National Trans-*

continental Railway, fait, pour ainsi dire, partie de la Compagnie du Grand-Tronc. Le projet, conçu par l'ancien président de cette dernière compagnie, feu Charles M. Hayes, fut bien accueilli par le cabinet dont Sir Wilfrid Laurier était alors le chef.

La charte du *Grand Trunk Pacific Ry* date de 1903. La nouvelle voie ferrée, longue de 3600 milles, desservira des territoires situés au nord de la ligne du Canadien-Pacifique. Elle aboutit, à l'est, à Moncton, dans le Nouveau-Brunswick, et, à l'ouest, à Prince-Rupert, dans la Colombie-Anglaise. Les principales villes du pays, Montréal entre autres, seront reliées à la voie principale par des embranchements. La ligne ne sera pas entièrement achevée avant une couple d'années, mais on espère que, dès l'automne de 1914, les trains pourront circuler entre Montréal et Prince-Rupert. Sur les 1746 milles qui séparent Winnipeg de Prince-Rupert, il ne reste plus que 427 milles de voie à parfaire.

Comme le Pacifique-Canadien, la Compagnie du *Grand-Trunk-Pacific Railway* a toute une flotte qui fait le service entre Seattle, Victoria, Vancouver, Prince-Rupert et Stewart (Colombie-Anglaise) en attendant qu'elle ait aussi sa flotte Trans-Pacifique.

Le Canadian-Northern Railway

Ce nouveau chemin de fer s'est construit comme par enchantement. Tout d'abord ses promoteurs, MM. McKenzie et Mann, avaient construit, de-ci de-là, des tronçons de voie ferrée qui ne paraissaient jamais devoir être reliés l'un à l'autre. Petit à petit on a rempli les vides et, dès ce jour,

le Canada est en possession d'une troisième voie ferrée qui s'étend, presque sans interruption, de Québec à l'Océan Pacifique. Selon toute apparence, les trains du *Canadian Northern Railway* pouront circuler de Québec à la côte du Pacifique dès le mois de juillet 1914.

Jusqu'ici, cette nouvelle compagnie de chemin de fer n'atteint pas l'Atlantique, mais on assure que, dans quelques mois, ses trains y arriveront en utilisant la voie du *Chemin de fer Intercolonial.*

La ville, bâtie entre le Saint-Laurent et le Mont-Royal, s'est développée parallèlement au fleuve. Pour y entrer il faut, ou contourner la Montagne, ou la percer. C'est à cette dernière alternative que la compagnie du *Canadian Northern* s'est résolue. Elle perce donc, actuellement, sous le massif du Mont-Royal, un tunnel de 3 milles de longueur qui aboutira au cœur même de la ville, dans le voisinage immédiat du Palais archiépiscopal et de la cathédrale catholiques. De l'autre côté de la Montagne va naître une nouvelle ville, qu'on appelle déjà la *Ville Modèle* (Model City).

La gare, avec son grand hôtel, sera reliée, par une voie aérienne, aux quais et aussi à la ligne orientale de la Compagnie, venant de Québec et qui entre à Montréal à la gare de la rue Moreau.

La ligne de paquebots connue sous le nom de *Royal Line* appartient à la Compagnie du *Canadian Northern.*

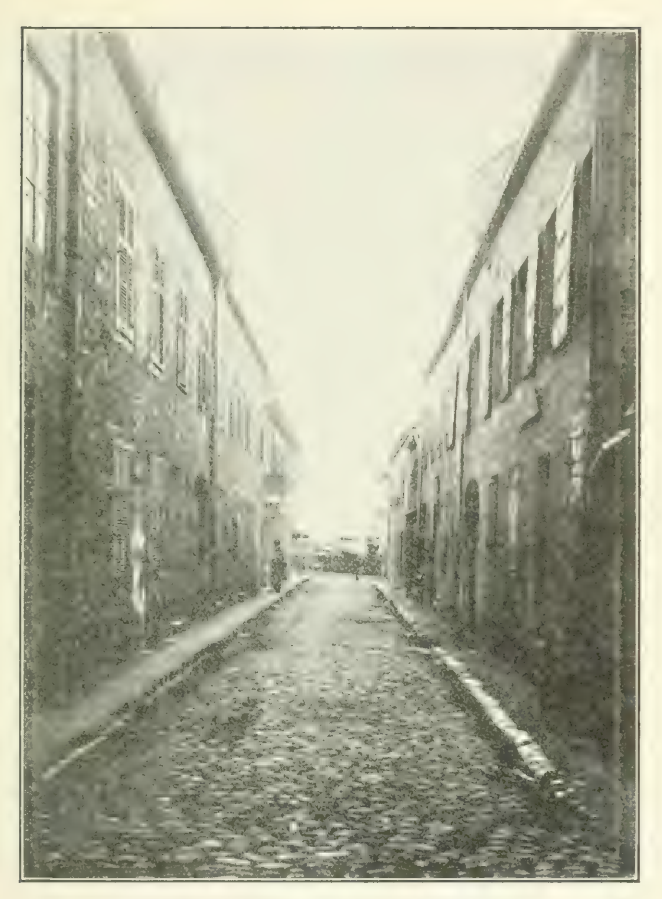
La voie ferrée, connue sous le nom de *Intercolonial Railway* (chemin de fer Intercolonial), qui relie Montréal aux Provinces Maritimes, a son terminus oriental à Sidney (Cap-Breton). Avec le chemin de fer de l'Ile-du-Prince-

Edouard, c'est la seule voie ferrée appartenant à l'Etat. Les autres chemins de fer qui atteignent Montréal sont : le *St. Lawrence and Adirondack*, le *New-York-Central* ; le *Delaware & Hudson*, le *Central-Vermont*, le *Rutland* et le *Great Northern Railway*.

Promenade à travers la ville

Le touriste pour qui "le passé existe", accorde une attention spéciale aux vieux souvenirs que perpétuent les ruines vénérables des villes qui ont une histoire. Celui qui veut faire un pèlerinage à l'endroit où naquit Montréal doit se transporter à la *Place Royale*, située à quelques pas de la *Douane*, sur la rue des Commissaires. Sur cette langue de terre, qui autrefois était baignée d'un côté par le fleuve et de l'autre par un bras de la rivière Saint-Pierre, aujourd'hui comblé, débarquaient, le 8 mai 1642, M. de Maisonneuve et les colons qui venaient fonder Ville-Marie. C'est ici que fut dressé l'autel sur lequel le P. Vimont célébra la première messe. Autour du fort qu'on éleva à cet endroit, se groupèrent les modestes cabanes des colons : et le petit square qui porte aujourd'hui encore le nom de "Place Royale", marque à peu près l'emplacement exact des premières constructions de Ville-Marie.

La Place Royale est donc le square le plus ancien de la ville ; sous la domination française, elle servait de marché public et de lieu d'exécutions capitales. Les vieilles



Vieilles maisons, rue Saint-Amable

maisons aux pignons pointus, aux lucarnes curieuses, qui autrefois encadraient la petite place, ont disparu les unes après les autres pour faire place aux bureaux de la Douane et des Contributions Indirectes, à des maisons de commerce et à des entrepôts. Cependant, en parcourant la rue Saint-Paul et les ruelles étroites qui l'avoisinent, on découvre encore quelques vieilles invalides oubliées par la pioche des démolisseurs modernes. Du reste, tout n'est pas mort avec les maisons d'antan : des plaques commémoratives, de-ci de-là, font surgir des souvenirs et évoquent des noms vénérés et, là-bas, en arrière de la Douane, un obélisque raconte l'histoire de la naissance de Montréal.

L'endroit est bien choisi pour embrasser d'un coup d'œil toute l'étendue des quais qui se déploient sur une distance de plusieurs milles. Quel mouvement et quelle activité ! Rien ne saurait donner une plus haute idée de la richesse de la ville et de ses ressources que le tableau qu'offre le port de Montréal, à certaines heures de la journée. On dirait que toute la vie commerciale se déverse et se répand sur ces larges quais hérissés de mâts gigantesques, encombrés d'entrepôts à blé, et de hangars regorgeant de marchandises, sillonnés de wagons. . .et d'où monte une grande rumeur formée de tous les bruits.

Après avoir accordé quelques moments au panorama du port, nous nous dirigeons vers la rue McGill, en traversant la petite *place Youville* dont l'obélisque, noirci par la fumée, semble suinter l'ennui. La rue McGill, avec la Place Jacques-Cartier, la seule rue de quelqu'importance qui descende jusqu'au port, est encadrée de somptueux édifices dont les *Bureaux du Grand Tronc* et du *Canadian*

3

Square Victoria

Express sont les plus riches. Au pied de cette rue se trouve l'entrée du *Canal Lachine*, commencé en 1821, et terminé quelques années plus tard. Ce canal rachète les *Rapides du Sault-Saint-Louis* dont la descente procure de si vives émotions. La *rue McGill* débouche sur la rue Saint-Jacques. Un petit square, que décore la statue de la reine Victoria, met une tache claire de verdure parmi les masses grises des édifices qui l'entourent. Devant nous serpente la côte du *Beaver Hall*, qui réunit la basse ville à la haute ville et, par-dessus les toits, on aperçoit dans le lointain la silhouette bleue du Mont-Royal.

La *rue Saint-Jacques* se dirige de l'Est à l'Ouest. En prenant cette direction, nous parvenons à la *gare du Grand Tronc* et aux quartiers qui s'étendent au-delà de l'ancien faubourg Saint-Joseph, à *Sainte-Cunégonde* et à *Saint-Henri*, englobés maintenant dans la ville.

Mais tournons vers l'est et pénétrons au cœur même de la ville. La rue Saint-Jacques traverse le quartier des affaires. Des deux côtés, s'élèvent de magnifiques édifices dont un bon nombre ont dix étages. Nous ne saurions les décrire tous : tout au plus pouvons-nous signaler les plus remarquables : L'*Eastern Township Bank*, la *Royal Bank*, avec son portique monumental que surmontent des statues gigantesques : la *Molson's Bank*, d'un beau style classique : la *British North America Bank*, la *Banque d'Ottawa*, la *Banque du Commerce*, la *Merchants Bank*, les bureaux des compagnies d'assurances *Canada Life*, *Guardian* : l'*Hôtel des Postes*, superbe édifice Renaissance : la *Banque d'Hochelaga*, la plus importante institution financière canadienne-française : les très riches édifices de la



Rue Saint-Jacques

Bureaux de la Compagnie d'assurance Liverpool & London & Globe — La Poste — La Banque de Montréal — Royal Trust Building

Liverpool & London & Globe Insurance, de la *New-York Life Insurance* et de la *Royal Insurance Company* ; l'élégante construction du *Crédit Foncier Franco-Canadien* ; enfin la *Banque de Montréal* la plus puissante banque de l'Amérique et l'une des plus riches du monde. L'édifice qu'elle occupe est l'un des plus artistiques de Montréal. Du style corinthien le plus pur, cette construction, avec son beau portique, son fronton orné de statues, son dôme byzantin, fait un violent contraste avec les édifices modernes qui l'environnent.

L'intérieur n'est pas moins remarquable que l'extérieur. Les bureaux de la banque sont placés au centre d'un vaste *hall* : de superbes colonnes de vert antique soutiennent un plafond d'une grande richesse : parquet, murs, comptoirs, tout est en marbre de différentes couleurs et tous ces reflets des marbres, des cuivres et des bronzes se fondent en une harmonie sourde et discrète du meilleur goût.

Il faut encore ajouter que sur la rue Saint-Jacques se trouvent les bureaux des principaux journaux : le *Star*, la *Presse*, *le Canada* et le *Devoir*. Là aussi est établie la *Librairie Beauchemin*, la maison de ce genre la plus considérable de Montréal.

En face de la Banque de Montréal, est un petit square : la *Place d'Armes*.

Elle paraît insignifiante, la petite place historique, à l'ombre des hautes tours de Notre-Dame et des lourdes constructions qui l'enserrent de tous côtés et, cependant, ses grands arbres suffisent à mettre une note de gaieté parmi cet amoncellement de pierres. Au centre du square

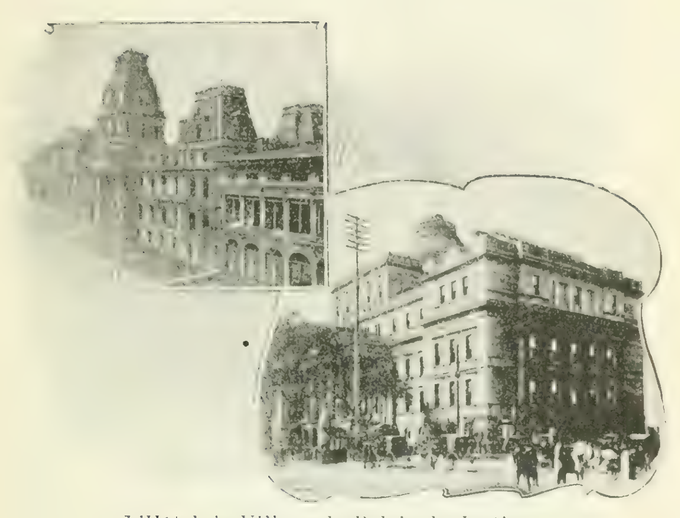


Le Séminaire de Saint-Sulpice, rue Notre-Dame

se dresse le très beau *Monument Maisonneuve* que nous décrirons plus loin. A l'ouest de Notre-Dame, on aperçoit un vieux mur qui produit un curieux effet à côté des pimpantes constructions qui lui font face. Ce mur vénérable cache à demi la vieille façade du *Séminaire de Saint-Sulpice,* résidence des anciens seigneurs de l'Ile de Montréal. Cette construction, que surmonte une antique horloge, fut érigée en 1710, pour remplacer le primitif manoir et elle a traversé les siècles sans céder à la manie de se moderniser. Le Séminaire de Saint-Sulpice possède des archives précieuses pour l'histoire de Montréal et du pays tout entier.

Traversant le parvis de Notre-Dame, nous continuons notre promenade par la rue Notre-Dame, parallèle à la rue Saint-Jacques. Comme sa voisine, cette rue est encadrée de maisons commerciales importantes, telles que la librairie Granger, la maison Desmarais et Robitaille, etc. . . . A quelque distance de là, nous atteignons l'une des grandes artères de la ville, le Boulevard Saint-Laurent, qui se terminait autrefois ici et dont le prolongement jusqu'au fleuve, actuellement en voie d'exécution, a fait disparaître la vieille et charmante chapelle de Notre-Dame-de-Pitié.

Poursuivant notre route, nous débouchons sur la *Place Jacques-Cartier,* flanquée à droite et à gauche de deux grandes constructions : le *Palais de Justice* et *l'Hôtel de Ville,* et décorée à son centre de la *Colonne Nelson.* Le *Palais de Justice,* de style grec, présentait un aspect imposant avant la maladroite restauration qui lui a enlevé tout caractère. *L'Hôtel de Ville* est un monument



L'Hôtel de Ville et le Palais de Justice

fort élégant, en belle pierre de taille, surmonté d'une tour centrale d'où l'on a une très belle vue sur le port et le fleuve. La majeure partie de la bâtisse est occupée par les bureaux de l'administration. La *salle du Conseil* est intéressante à visiter. Au sous-sol sont les quartiers généraux de la police.

En arrière de l'Hôtel de Ville se trouve le *Champ de Mars* qui sert principalement pour les revues et les manœuvres des différents bataillons de milice qui ont leurs quartiers dans la vaste *Salle d'Exercice* de la rue Craig, tout en face.

Mais revenons sur nos pas et jetons un coup d'œil sur la *Place Jacques-Cartier*, que l'on peut nommer l'entrée officielle de la ville.

C'est une très large avenue qui descend vers le port et qui, deux fois la semaine, se transforme en marché public. Rien n'est plus pittoresque que le tableau que présente cette place ces jours-là... et puis, pour l'observateur, c'est l'occasion de saisir sur le vif le paysan canadien, qui a conservé tous les caractères qui distinguent le normand de la "Vieille France". Si nous descendons vers le port, nous atteignons la petite ruelle Sainte-Thérèse où l'on peut voir quelques vieilles maisons qui remontent à la domination française. Tournant à gauche, par la rue Saint-Paul, nous rencontrons une grande construction que couronne un dôme monumental : c'est le *Marché de Bonsecours* où règne constamment la plus grande activité. Tout à côté est le vénérable sanctuaire de *Notre-Dame-de-Bonsecours*. Nous remontons maintenant, vers la rue Notre-Dame, par la rue Claude, pour faire une visite au *Musée*



Château de Ramezay

Ramezay, établi dans l'antique château construit, en 1705, par Claude de Ramezay, gouverneur de Montréal. Acquis par la Compagnie des Indes Occidentales, le château servit de résidence aux gouverneurs anglais après la conquête. En 1775, lorsque les Américains s'emparèrent de Montréal, c'est là que les commissaires du Congrès, Benjamin Franklin, Samuel Chase et Charles Carroll tinrent leurs réunions. Afin de gagner à leur cause les Canadiens et plus spécialement les Français, qui avaient une défiance marquée pour les envoyés américains, ils établirent dans le sous-sol une presse et un nommé Fleury Mesplet publia un journal, la *Gazette* qui continua de paraître après le départ des délégués du Congrès, tant la population avait apprécié ce premier journal. La *Gazette* d'aujourd'hui, le grand journal anglais du matin, peut donc se flatter d'être, pour l'ancienneté, le troisième parmi les journaux de l'Amérique.

Le *Musée Ramezay* — siège de la Société Numismatique — renferme une très belle collection d'armes, de portraits et d'autographes. Une riche bibliothèque, composée de volumes d'histoire, est ouverte aux hommes d'étude. L'entrée en est gratuite.

En quittant le *Musée*, nous suivons la rue Notre-Dame jusqu'à la rencontre de la rue Saint-Denis, l'une des plus belles rues de la ville. Si nous poursuivons notre route vers l'Est, nous pénétrons tout d'abord dans un quartier entièrement industriel, puis nous traversons les quartiers Maisonneuve et Hochelaga, Viauville et le village de la Longue-Pointe, qui demain fera partie de Montréal. Toute cette partie de la ville est habitée par la population fran-

çaise. Sur le parcours, nous rencontrons l'*Hôpital Notre-Dame,* à peu de distance de la rue Saint-Denis, la *Gare Viger,* le *Square Papineau,* le *Square Bellerive,* qui domine le fleuve, des *Filatures* dont les vastes dépendances couvrent un espace considérable, la *Raffinerie de Sucre Saint-Laurent* et, pour les amateurs de spectacles et d'amusements, le *Parc Sohmer* et le *Parc Dominion.*

Mais comme nous n'entendons pas nous éloigner du centre de la ville, nous descendons la petite côte Bonsecours qui nous conduit à l'entrée de la rue Saint-Denis où se trouve le Square Viger. L'imposante façade de la *Gare Viger* et la riche construction qui abrite l'*Ecole des Hautes Etudes Commerciales* complètent heureusement le cadre que forment les jolies résidences qui s'alignent sur l'avenue Viger.

Longtemps réservée aux maisons d'habitation, la rue Saint-Denis devient de plus en plus une rue commerciale. Déjà de grands établissements s'y sont fixés et nous signalons, en passant, les *grands magasins de fourrures de Desjardins & Cie,* coin Dorchester.

Un peu plus haut, l'*Université Laval,* avec son portique que précède un large escalier en forme de fer à cheval, fixe l'attention. Le carrefour formé par le croisement des rues Saint-Denis et Sainte-Catherine est l'un des endroits de la ville où règne le plus de vie et de mouvement. C'est le point de jonction de toutes les lignes de tramways qui sillonnent Montréal. Aussi faut-il voir la foule qui s'y rassemble, aux heures de la fermeture des magasins et des usines. Juste au coin, se trouve l'*église Saint-Jacques* et à quelques pas, la *chapelle de Notre-Dame-de-*

Lourdes. En face de la première et au fond d'une petite place de quelques centaines de pied de superficie, mais ornée de grands arbres, on aperçoit le bel édifice de l'*Ecole Polytechnique.* Plus au nord, on rencontre le joli *square Saint-Louis,* l'*Institution des Sourdes-Muettes,* et à gauche, sur les rues transversales, l'*Eglise Saint-Louis de France,* l'*Eglise Saint-Jean-Baptiste,* la *chapelle des Pères du Saint-Sacrement,* l'*Eglise Saint-Edouard,* etc... Si, au lieu de prendre cette direction, nous suivons la rue Sainte-Catherine vers l'Est, nous traversons un quartier occupé par les grands magasins : la maison Dupuis & Frères, la maison Vallières, etc... Nous remarquons aussi l'*Eglise Saint-Vincent de Paul,* la Maison-Mère des *Sœurs de la Providence,* etc...

Mais l'itinéraire que nous nous sommes tracé nous entraîne d'un autre côté, et nous tournons vers l'Ouest, par la rue Sainte-Catherine.

Nous avons vu que le centre de la ville, ce que nous appellerions la basse ville, est occupé principalement par les assurances, les banques et les bureaux d'affaires, les agences et les bureaux d'avocats et de notaires... La haute ville, et plus particulièrement la rue Sainte-Catherine, est envahie par le commerce de détail ; c'est dire qu'elle est la rue la plus fréquentée de la ville. Nous ne saurions donner la nomenclature des nombreux établissements qui se disputent la faveur des acheteurs. Tout au plus, nommerons-nous les plus importants : les grands et somptueux magasins de *Morgan,* les très riches salles d'exposition de *Birks,* les magasins *Goodwin, O'Gilvie, Hamilton,* etc... Nous préférons signaler à l'attention du touriste les

établissements qui présentent un intérêt d'un ordre plus élevé. Au coin de l'Avenue de l'Hôtel-de-Ville et de la rue Sainte-Catherine, la *Patrie*, grand journal français, occupe un très bel immeuble qui domine toutes les maisons environnantes. Quelques instants de marche et nous arrivons au boulevard Saint-Laurent, qui roule incessamment un flot de peuple attiré par les étalages des petits marchands et les façades brillamment illuminées, le soir, des théâtres à cinq sous.

Le seul édifice qui soit digne de mention, sur ce boulevard, c'est le *Monument National*, siège de l'*Association Saint-Jean-Baptiste,* la société nationale des Canadiens-Français.

Et sans plus, nous poursuivons notre route, en jetant un coup d'œil sur l'*Académie Commerciale du Plateau* et l'*Institut des Aveugles de Nazareth* : bientôt nous atteignons la rue *Bleury*, qui conduit au pied du Mont-Royal et où se trouvent l'*Eglise du Gésu* et le *Collège Sainte-Marie,* dirigé par les Jésuites.

Plus loin nous passons devant la belle *Eglise Saint-Jacques* (*Méthodiste*), et, arrivés au square *Philipps*, le regard est attiré par la belle flèche de *Christ Church*. C'est sur le côté est de ce square que se trouvait, tout récemment encore, le Musée de peinture (*The Art Gallery*), aujourd'hui installé dans son riche édifice de la rue Sherbrooke et qui renferme plusieurs très belles toiles ; l'entrée de la cathédrale anglicane, pour les visiteurs, se trouve sur la rue de l'Université. Tout en jetant un coup d'œil sur les riches étalages des magasins, nous arrivons à la rue Peel, qui longe le *square Dominion*. Autour de ce square soi-



Square Dominion

gneusement entretenu, s'élève une foule d'édifices publics importants : l'*Hôtel Windsor,* l'élégante église *Saint-Georges* et la *Cathédrale Catholique.* Dans ce square se dressent plusieurs beaux monuments : le *Monument Bourget,* sur le parvis de la Cathédrale, le *Monument MacDonald* et le *Monument Sthathcona.*

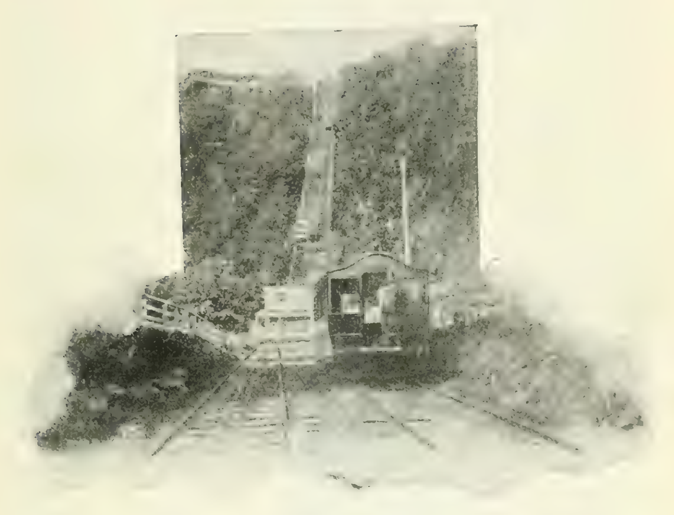
Revenant sur nos pas, nous continuons notre visite en suivant la rue Sainte-Catherine jusqu'à l'Avenue Atwater, que nous montons pour atteindre la rue Sherbrooke. A cet endroit, nous avons un spectacle enchanteur sous les yeux. Au nord, s'élèvent les pentes douces de la Montagne, sillonnées de routes charmantes et parsemées de villas et de résidences princières ; à notre droite, c'est la petite ville de Westmount, qui n'est en somme qu'un quartier de Montréal. Devant nous, c'est la ville qui s'étend, avec la multitude de ses hautes cheminées et de ses clochers, et là-bas, tout au fond, le fleuve qu'enjambe le pont Victoria.

Nous longeons maintenant la rue Sherbrooke, en nous dirigeant vers l'est. Bordée de résidences spacieuses, dont quelques-unes sont d'une très grande richesse, et ombragée d'arbres magnifiques, la rue Sherbrooke est la promenade favorite. On y remarque, outre l'*Art Gallery*, le *Séminaire de Théologie* et le *Collège de Montréal*, l'admirable couvent des *Sœurs de la Congrégation*, les somptueux édifices de l'*Université McGill*, le *Royal Victoria College*, l'*Ecole Technique*, le *Mont Saint-Louis*, etc. . .

Cette belle rue nous conduit tout droit au *Parc Lafontaine*, qui sera l'un des plus beaux de la ville, lorsque seront terminés les travaux qu'on y exécute actuellement.



Parc de la Montagne — Un tournant de la route



Le Funiculaire

* * *

Une promenade qui s'impose à tout visiteur, c'est celle de la Montagne. On y accède par l'*Avenue du Parc,* prolongement de la rue Bleury. A droite et à gauche, deux édifices attirent l'attention, ce sont l'*Hôtel-Dieu,* le plus ancien établissement religieux et hospitalier du Canada et l'*Hôpital Victoria.* Un peu plus haut, s'étend le *Parc Jeanne Mance,* qui est un terrain de jeu pour les enfants du voisinage. On peut faire l'ascension du Mont-Royal, soit en suivant les lacets nombreux qui s'étagent au flanc de la montagne, soit encore en prenant le *Funiculaire,* lequel, moyennant quelques sous, conduit tout d'un trait au sommet, d'où le regard embrasse un panorama d'une réelle grandeur.

Un autre promenade intéressante, c'est celle de l'*Ile Sainte-Hélène.* Cette île, située aux portes mêmes de Montréal, fut ainsi appelée par Champlain, en souvenir de sa jeune épouse, Hélène Boullé. Longtemps réservée à des fins militaires, l'Ile Sainte-Hélène fut enfin cédée par le gouvernement fédéral, à la ville de Montréal, qui en a fait un parc public.

Pendant les chaleurs de l'été, l'île se remplit, chaque jour, d'une multitude d'enfants venus des quartiers ouvriers.

Cette île a son histoire. Champlain, en 1611, rêva d'y élever des fortifications importantes et dans ce dessein, il l'acheta avec le douaire de sa femme. En 1687, le chevalier de Vaudreuil y posta des troupes régulières et la milice pour qu'elles fussent prêtes à répondre au premier

Parc Lafontaine

appel et à repousser les attaques des Iroquois qui étaient une menace constante pour la colonie. C'est là encore, qu'au soir de la reddition de Montréal, le 8 septembre 1760, le marquis de Lévis se réfugia pour organiser la suprême défense. Sommé par Vaudreuil de déposer les armes et de se soumettre aux conditions imposées par le général anglais, maître de la ville, Lévis fit élever un bûcher et en présence de ses soldats qui sanglotaient, il brûla les glorieux drapeaux qui n'avaient claqué qu'au vent de la victoire.

Alors, de Montréal, de Longueuil, de partout
Les postes ennemis crurent, dans la rafale,
Entendre une clameur immense et triomphale :
C'étaient les fiers vaincus qui, tout espoir détruit,
Criaient : " Vive la France " aux échos de la nuit.

FRÉCHETTE.

Les cimetières

Sur le versant occidental du Mont-Royal, les deux cimetières, catholique et protestant, échelonnent en amphithéâtre leurs rangées de monuments. On y accède soit par la route qui descend du Parc Mont-Royal, ou par le chemin de la Côte des Neiges, pour le cimetière catholique, soit par l'Avenue Mont-Royal pour le cimetière protestant.

L'entrée principale du *Cimetière Catholique* (Côte-des-Neiges) est ornée d'une porte monumentale couronnée d'une haute croix flanquée de deux beaux anges en bronze, sonnant la trompette du jugement dernier.

De l'entrée jusqu'à la hauteur du *charnier*, il n'y a aucune tombe. La première que l'on découvre est sur l'allée de gauche. C'est un obélisque surmontant la crypte où reposent les restes d'un certain nombre des victimes politiques de 1837-38. Au-delà de la Chapelle, commence la " cité des morts " que sillonnent de nombreuses routes soigneusement entretenues. Les stations d'un " chemin de croix ", de loin en loin, sont distribuées le long de la voie qui conduit au sommet d'une petite colline sur lequel se dresse un calvaire. Nous ne saurions énumérer tous les beaux monuments et les riches mausolées que renferme le cimetière catholique ; plusieurs tombes sont sur-

montées de statues ou de bustes en bronze ou en marbre; de tous côtés, ce ne sont que croix de granit, colonnes, obélisques... et partout des fleurs en abondance.

Les deux cimetières de Montréal bien que relativement récents, sont assurément les plus riches de l'Amérique; ils occupent le plus beau site de tous les cimetières du monde.

Dans l'un et l'autre règnent le même ordre, le même souci de la beauté et du pittoresque, le même déploiement de luxe.

L'entrée du *cimetière protestant*, Avenue Mont-Royal, est ornée d'une belle porte gothique. A gauche de l'entrée se trouvent la *chapelle*, le *charnier* et le *four crématoire*.

Tout près de la porte du cimetière protestant, l'on voit le *cimetière juif* dont les monuments, couverts d'inscriptions hébraïques, attirent l'attention des passants.

Sur la rue Papineau, dans un terrain entouré d'une clôture de planches, est un petit cimetière qui renferme les tombes des officiers qui commandaient les troupes anglaises autrefois en garnison à Montréal.

Dans l'Ile Sainte-Hélène se trouve également un petit enclos, entouré d'une palissade, où reposent les dépouilles de quelques officiers morts loin de leur patrie. Les joyeux promeneurs s'arrêtent parfois et lisent les inscriptions des monuments que rongent les mousses. Un peu de pitié, une prière muette, sont l'aumône des passants à la tombe oubliée.



Eglise Notre-Dame

Principales Eglises et Chapelles de Montréal

EGLISE NOTRE-DAME

De toutes les églises de Montréal, la plus importante par son antiquité et les souvenirs qui y sont conservés, est celle de *Notre-Dame :* au point de vue architectural elle occupe le premier rang. Son histoire remonte aux origines mêmes de Ville-Marie.

Le 18 mai 1642, M. de Maisonneuve et les colons qu'il amenait de France, envoyés par M. Olier et ses associés, arrivèrent à l'Ile de *Mont-Royal,* en prirent possession et fondèrent ainsi *Ville-Marie.*

Une première chapelle fut immédiatement construite en écorce, au Fort (à la Pointe-à-Callière), et servit d'église paroissiale sous le titre de Notre-Dame jusqu'à l'année suivante, durant laquelle on en éleva une autre en charpente, au même lieu.

En 1654, cette chapelle étant devenue insuffisante, M. de Maisonneuve proposa aux citoyens de la remplacer par une nouvelle attenant à l'Hôpital : pendant vingt ans, elle suffit aux besoins de la population. Devenue à son tour trop étroite, on érigea, en 1672, sur la Place d'Armes, une vaste église qui parut aux hommes d'alors un véritable monument. Mais bientôt, ce nouveau temple ne

répondit plus aux besoins croissants de la population : c'est alors que les Messieurs de Saint-Sulpice résolurent de construire une grande église qui put contenir plusieurs milliers de fidèles. James O'Donnell en fut l'architecte. Le 15 juin 1829, la " Paroisse ", comme on l'appelait, fut livrée au culte.

Cet édifice est imposant par ses proportions gigantesques. La façade, d'une trop grande sévérité, est flanquée de deux tours de 227 pieds de hauteur. Au-dessus des trois grandes arcades (60 pieds de hauteur) sont placées trois niches renfermant les statues de la Vierge, de Saint-Joseph et de Saint-Jean-Baptiste, les trois patrons de la ville et du Bas-Canada.

Un escalier de 279 marches conduit le visiteur au sommet des tours. De là il jouit d'une vue admirable sur la ville et le fleuve. Dans la tour-ouest se trouve le *bourdon* qui pèse 24,780 livres ; la tour-est renferme dix cloches portant chacune le nom de son donateur.

L'intérieur de Notre-Dame se compose d'une immense nef de 220 pieds de longueur (le chœur compris) et d'une hauteur de 80 pieds. Deux galeries l'entourent, déterminant des bas-côtés de 25 pieds de large. En formant le projet de construire cette église, on demanda à l'architecte de faire un vaisseau capable de contenir environ dix mille personnes pouvant, de tous les points, suivre les cérémonies du chœur et entendre facilement la prédication. L'église Notre-Dame répond à cette double condition. La beauté y a été sacrifiée à l'utilité et cependant la richesse des matériaux, la profusion des peintures et des dorures, la multitude des statues et surtout

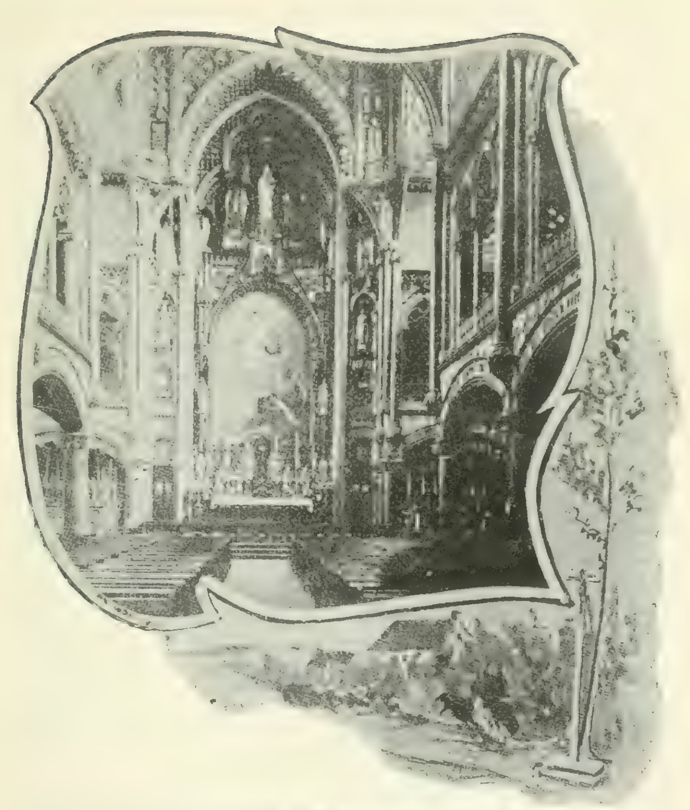
les vastes proportions de la nef, tout contribue à impressionner vivement le visiteur.

Neuf autels sont placés dans les bas-côtés. En commençant par la droite : les autels de la Sainte-Face, de Notre-Dame du Perpétuel-Secours, où l'on voit une copie d'une Vierge byzantine très honorée à Rome : l'autel de Saint-Amable, celui de Saint-Joseph et au bout de l'allée, celui de la Sainte-Vierge, enrichi d'une copie d'un tableau d'André Vanucchi (Del Sarto). Sur la porte du tabernacle est une fine peinture florentine représentant la Vierge et l'Enfant, de Fra Angelico. La croix et les chandeliers ont été fabriqués à Paris et sont d'un travail très délicat. Appliquée sur le pourtour du chœur, est une bonne copie du tableau de Mignard : Saint Ignace écrivant les constitutions de son ordre.

De l'autre côté du chœur, faisant pendant à l'autel de la Sainte-Vierge, se trouve celui du Sacré-Cœur. Nous attirons l'attention sur un très vieux tableau, à droite de l'autel, qui est d'une réelle valeur artistique ; " La présentation au Temple ". Puis en remontant, on trouve celui de Sainte-Anne (Tableau de Carnevali), ceux des âmes du Purgatoire et de Saint-Roch.

La chaire, qui est à la hauteur de la première galerie, est surmontée d'un baldaquin supportant de nombreuses statues. A la base sont placées également deux statues de prophètes. Toutes ces sculptures sont dues au ciseau de M. Philippe Hébert.

Le sanctuaire s'élève de cinq degrés au-dessus du plancher de la nef ; il en est séparé par la table de communion faite du bois le plus précieux, comme du reste, les



Intérieur de la chapelle de Notre-Dame du Sacré-Cœur, en arrière de l'église Notre-Dame

stalles et le retable monumental de l'autel. A l'entrée du sanctuaire, adossée à la première colonne, à droite, sous un élégant édicule en cuivre doré, se trouve la Madone dite de Pie IX. Cette statue, exécutée par un sculpteur de Bavière, dit-on, est d'une facture admirable. Pie IX, qui l'honorait d'une manière spéciale, en fit don à M. Rousselot, alors curé de Notre-Dame. A l'autre extrémité de la balustrade est un autre édicule qui renferme un fac-simile en bronze du *Saint-Pierre* vénéré dans la basilique vaticane.

Le maître-autel est orné de nombreuses sculptures dont quelques-unes sont d'une grande finesse d'exécution. Nous mentionnons en particulier: *la Cène,* haut relief placé sous la table de l'autel, les deux bas-reliefs *les chœurs des Anges* encadrant le tabernacle et surtout le groupe de la *Crucifixion* qui est d'une grande beauté.

Le chœur est illuminé, les jours de fête, de centaines d'ampoules électriques d'un effet saisissant.

L'Eglise Notre-Dame possède les orgues les plus puissantes de l'Amérique: elles sortent des célèbres ateliers des frères Casavant, de Saint-Hyacinthe.

En arrière du maître-autel, se trouve la Chapelle de Notre-Dame du Sacré-Cœur, en chêne et autres bois précieux. Elle contient plusieurs tableaux d'inégale valeur. Au-dessus de la porte d'entrée est une copie de la *Dispute du Saint-Sacrement* de Raphaël, par Larose. De gauche à droite, les tableaux représentent: le *Paradis perdu*, la *Sibylle de Tibur*, l'*Annonciation*, par L. Larose ; la *Visitation*, par C. Gill: l'*Adoration des Mages,* par J. Saint-Charles; la *Vierge de l'Apocalypse,* la *Transfigura-*



La cathédrale Saint-Jacques

tion (au-dessus du maître-autel), le *Christ consolateur*, par J.-C. Franchère; *Dollard et ses seize compagnons*, la *Première messe à Montréal*, par Saint-Charles; le *Roc de l'Horeb*, par Franchère; les *Noces de Cana*, par H. Beau; enfin, la *Multiplication des pains*, par Franchère. Dans cette chapelle se réunissent les congrégations paroissiales et, en particulier, les membres de l'Adoration diurne et de l'Adoration nocturne.

Le trésor de Notre-Dame contient, outre de très riches ornements sacerdotaux, des reliquaires précieux, des calices et des ciboires d'un très grand prix, etc... des broderies de Melle LeBer, un ostensoir d'argent massif et les tentures artistement ornées du grand dais dont on se sert, une fois l'an, pour la procession solennelle du Saint-Sacrement à travers les rues de la ville.

LA CATHÉDRALE SAINT-JACQUES —

La "*Cathédrale*", est l'un des temples les plus vastes du Nouveau-Monde. C'est une copie réduite mais fidèle de Saint-Pierre de Rome.

Le portique est surmonté de treize statues en bronze qui furent offertes par les différentes paroisses du diocèse de Montréal; ce sont les statues de Saint-Jacques, au centre, puis de Saint-Joseph, Saint-Antoine-de-Padoue, Saint-François d'Assise, Saint-Vincent-de-Paul, Saint-Jean, Saint-Paul, Saint-Thomas d'Aquin, Saint-Patrice, Saint-Charles Borromée, Saint-Jean-Baptiste, Saint-Hyacinthe et Saint-Ignace.

L'intérieur de la cathédrale est d'un aspect imposant. Tout y est d'une blancheur éblouissante. Les lignes gracieuses de la voûte, l'élégance des colonnes, la sobriété de la décoration donnent à l'ensemble du monument une majestueuse grandeur.

Sous la coupole est une reproduction fidèle du célèbre baldaquin du Bernin. Il a été exécuté à Rome par M. Victor Vincent et a été offert à la cathédrale par les Messieurs de Saint-Sulpice. Cette œuvre remarquable a coûté $12,000. Sous ce baldaquin est le maître-autel en marbre blanc et en onyx. Du côté de l'évangile, adossé à l'un des piliers qui soutiennent le dôme, est placé le trône archiépiscopal, finement sculpté et incrusté d'ivoire. Des tableaux très intéressants, se rapportant à l'histoire de la fondation et de l'établissement de Montréal, ornent les murs du transept et des bas-côtés. Ces tableaux, — moins un, qui a été peint par M. E. Laurent et a été offert à Mgr Bruchési par le gouvernement de la République Française,—sont dûs au pinceau de M. G. Delfosse. Au bas de chacun de ces tableaux est une légende qui en explique le sujet historique. De tous les autels, celui qui offre le plus d'intérêt est l'autel des Zouaves pontificaux. Il est surmonté d'un tableau représentant le Sauveur révélant à Marie Alacocque les merveilles de son Sacré-Cœur. Sur quatre grandes tablettes de marbre sont gravés, en lettres d'or, les noms des 507 jeunes preux qui volèrent à la défense du Saint-Siège en 1868 et 1870. Tout à côté on voit le trésor des Zouaves: le drapeau du régiment, un tableau de Saint-Grégoire le Grand, cadeau de Sa Sainteté Pie IX à l'Union Allet, une statuette en



Notre-Dame de Bonsecours, vue prise du fleuve

argent, offerte par le général de Charette, la toile, représentant Saint-Jean-Baptiste, qui ornait le cercle des Zouaves à Rome, un navire en argent, formant lampe du chœur, fac-simile de l'ex-voto que la piété des Zouaves reconnaissants a suspendu à la voûte de l'église Notre-Dame de Bonsecours, etc., etc...

La cathédrale possède des orgues puissantes et l'on y fait d'excellente musique.

Sur le parvis de la cathédrale, s'élève le beau monument de Mgr Bourget que nous décrivons ailleurs. En arrière de la sacristie et communiquant avec elle, se trouve le palais archiépiscopal qui n'a de palais que le nom. Dans un avenir plus ou moins prochain, cette énorme construction de brique fera place à un édifice digne du riche diocèse de Montréal.

NOTRE-DAME DE BON-SECOURS —

Notre-Dame de Bonsecours, à l'est du Marché de Bonsecours, est le sanctuaire le plus vénérable que possède Montréal, tant par son antiquité que par le concours de pèlerins qui viennent y chercher les consolations de la foi. Commencée par la Vénérable Marguerite Bourgeoys, sur un terrain donné par M. Chomedey de Maisonneuve, fondateur de Ville-Marie, la chapelle de Bonsecours n'était en 1657 qu'une modeste construction en bois, de 30 pieds sur 40, élevée à 1200 pieds hors des murs de la ville naissante. En 1675, elle fut rebâtie sur

un plan plus vaste. Détruite par le feu en 1754, elle fut reconstruite en 1771 sur les mêmes fondations de pierre demeurées intactes. Les restaurations entreprises en 1889, tant à l'extérieur qu'à l'intérieur du monument, en ont malheureusement changé l'aspect antique et lui ont enlevé ce cachet pittoresque qui en faisait le charme. Sur le chevet de la chapelle on a placé une statue colossale de la Vierge étendant ses bras bénissants sur les navires qui parcourent le fleuve. A l'intérieur on vénère une statue miraculeuse de la Vierge. Le chœur est entièrement revêtu de marbres rares : des verrières de prix, l'ex-voto des Zouaves pontificaux suspendu à la voûte, quelques tableaux historiques, attirent l'attention du visiteur. Le portique est orné d'une statue en bronze de la Madone, au-dessous de laquelle est gravé ce quatrain :

> " Si l'amour de Marie
> En ton cœur est gravé,
> En passant, ne t'oublie,
> De lui dire un *Ave*."

L'ÉGLISE DU GÉSU —

L'église du Gésu, construite sur la rue Bleury (entre les rues Sainte-Catherine et Dorchester), est l'une des églises les plus admirées de Montréal. C'est un vaisseau de 194 pieds de long, de 144 pieds de large dans le transept et de 75 pieds de haut dans les grandes nefs.

L'ensemble présente un caractère de légèreté et d'élégance remarquables et rappelle par son ordonnance le "Gésu" de Rome.

Au milieu des lignes, d'une grâce un peu sévère, qui forment l'encadrement des panneaux, sont jetées des fresques dont la plupart sont des copies de chefs-d'œuvre des grands maîtres de l'école allemande moderne. M. Müller est l'auteur de ces fresques. Parmi les nombreuses et riches chapelles que possède cette église, il en est une qui est digne d'une attention spéciale à cause d'une statue antique qu'on y vénère; c'est celle qui se trouve sous la tribune placée à droite du maître-autel et que l'on appelle la Chapelle de Notre-Dame de Liesse. Le groupe qui surmonte le tabernacle contient les cendres de la statue miraculeuse de Notre-Dame de Liesse qui fut brulée pendant la Révolution française. Selon la légende, la statue primitive aurait été donnée par la Sainte-Vierge à trois croisés, vers l'an 1134. Nous attirons aussi l'attention du visiteur sur les deux grands tableaux qui flanquent le sanctuaire, l'un représentant Saint-Louis de Gonzague recevant la sainte Eucharistie pour la première fois de la main de saint Charles-Borromée, l'autre, saint Stanislas Kostka, recevant le sainte communion de la main d'un ange: aussi, deux tableaux, d'une moindre dimension, placés dans les chapelles de la Vierge et de Saint-Joseph, représentant la *Sainte-Famille* et la *Fuite en Egypte*. Ces tableaux remarquables ont été exécutés, à Rome, par les frères Gagliardi.

ÉGLISE SAINT-JACQUES —

La première église de Saint-Jacques le Majeur, fut construite par Mgr Lartigue, premier évêque de Montréal et servit de cathédrale jusqu'en 1852, époque à laquelle elle fut détruite par le terrible incendie qui consuma une grande partie de la ville. Mgr Bourget, successeur de Mgr Lartigue, ayant quitté définitivement le quartier Saint-Jacques pour aller résider au palais épiscopal qu'il s'était construit au mont Saint-Joseph, les Messieurs de Saint-Sulpice furent désignés pour lui succéder et, en 1855, ils prenaient la direction de la paroisse. Aussitôt ils se mirent à relever le temple de ses ruines; mais à peine terminée, la nouvelle église devenait encore une fois la proie des flammes. Comme les murs n'avaient pas été trop endommagés, l'église actuelle put être livrée au culte dès 1859.

De style gothique, elle est à trois nefs et a la forme d'une croix irrégulière.

La chaire, d'un joli dessin, est enrichie de statues et de clochetons. On remarque encore dans le transept quatre tableaux dûs au pinceau de E. Cabane, peintre français : *Notre-Dame du Rosaire*, l'*Education de la Vierge*, la *Mort de Saint-Joseph* et la *Sainte-Famille*.

Le clocher de Saint-Jacques est le plus élevé de la ville et renferme un magnifique carillon. La porte latérale (rue Sainte-Catherine) est une belle œuvre architecturale et a grand air dans le décor des arbres et des terrasses qui l'encadrent.

———

ÉGLISE NOTRE-DAME-DE-LOURDES —

Cette chapelle consacrée à la Vierge de Massabielle est l'un des bijoux de l'art religieux canadien. Elle a été construite par les soins de l'abbé H. Lenoir, avec le concours généreux du Séminaire de Saint-Sulpice et des catholiques du diocèse de Montréal. L'architecte de ce superbe sanctuaire est M. Nap. Bourassa. De style byzantin de la Renaissance, la façade se compose d'une porte monumentale que masque un portique encombrant, mais nécessaire. Au-dessus, une double galerie séparée par une élégante rosace; le fronton est surmonté d'une belle statue de la Vierge, en bronze doré, dont la couronne d'étoiles s'embrase, le soir, grâce à un ingénieux mécanisme électrique. L'alternance de la pierre grise et du marbre blanc donne à la façade une séduisante apparence. A l'intersection de la nef et du transept s'élance le dôme central qui a 35 pieds de diamètre et 120 pieds de hauteur.

L'église comprend deux chapelles. La première, située dans le soubassement, contient une reproduction de la grotte de Lourdes, au pied de laquelle se dresse l'autel.

La chapelle supérieure est très richement décorée et mérite une étude attentive. L'artiste a voulu résumer, en une suite de tableaux, les faits sur lesquels repose le dogme de l'Immaculée-Conception de la Sainte-Vierge. Parmi les sujets traités, on remarque la belle composition qui se déroule au-dessus du maître-autel, à la naissance de la voûte et qui représente l'*Annonciation*; puis les deux tableaux dans les arcades de chaque côté

de l'autel : le *Couronnement de la Vierge* et l'*Assomption ;* les grandes compositions du transept : l'*Adoration des Mages* et la *Visite à sainte Elisabeth ;* enfin la proclamation du dogme de l'Immaculée Conception, vaste composition qui occupe tout l'intrados du dôme.

Mais le regard est irrésistiblement attiré par la statue de la Vierge qui apparaît dans la niche ouverte au-dessus du maître-autel et qui, dans un décor de rêve, semble poser sur les nuages, prête à s'envoler.

C'est dans cette chapelle que, tous les dimanches de l'année académique, se dit la messe et se donnent les conférences pour les étudiants de l'Université Laval.

EGLISE SAINT-PATRICE —

L'église Saint-Patrice (rue Lagauchetière Ouest) est la première église élevée par les Irlandais catholiques de Montréal. Il faut, cependant, remonter aux années antérieures à 1847, date de l'ouverture de ce temple, pour retracer l'historique de la nationalité irlandaise, depuis qu'elle s'est implantée à Montréal jusqu'à nos jours.

Ainsi nous voyons, qu'en 1817, M. Richards, du Séminaire de Saint-Sulpice, un converti, ayant appris qu'il se trouvait à Montréal un certain nombre de catholiques de langue anglaise, entreprit de les réunir dans l'église de Bonsecours et de les grouper en congrégation. Mais la colonie irlandaise augmenta avec une telle rapidité, qu'on dut abandonner l'antique chapelle (1830)

pour l'Eglise des Récollets laquelle, à son tour, ne tarda pas à devenir trop étroite pour contenir la foule des fidèles. C'est alors que M. Quiblier, supérieur de Saint-Sulpice, conçut le projet de construire une vaste église spécialement destinée aux catholiques de langue anglaise. Le 25 septembre 1841, les sept pierres angulaires de la nouvelle église étaient solennellement bénites et posées par Mgr Bourget et la première messe, dans le monument complètement achevé, fut célébrée le jour de la fête de Saint-Patrice, 17 mars 1847.

L'église Saint-Patrice, de style gothique, n'offre guère d'intérêt à l'extérieur; mais lorsqu'on pénètre à l'intérieur, on demeure tout surpris de l'imposante majesté de ses voûtes gothiques et de la richesse de sa décoration. Les murs y sont finis en imitation de mosaïque vénitienne, d'après le style de Saint-Marc, à Venise; les piliers du chœur imitent le marbre numidique, pendant que ceux de la nef ont la couleur légère du marbre de Sienne; l'autel, avec son retable monumental, imite les teintes du vieil ivoire; la voûte et les murailles sont richement décorées de motifs variés où prédomine la croix celtique de l'Irlande; des tableaux ornent le chœur et les autels latéraux; une *Annonciation* attire particulièrement l'attention. Il faut aussi signaler les superbes tableaux du chemin de la croix dûs au pinceau de Patriglia, les admirables verrières, exécutées à Innsbruch, Tyrol autrichien, la série de panneaux peints, au nombre de cent cinquante environ, qui ornent le haut de la boiserie circulaire, le joli dessin des bancs de la nef et la parfaite élégance des confessionnaux en chêne.

EGLISE SAINT-PIERRE —

Saint-Pierre, rue Visitation, est une église à trois nefs d'égale hauteur, d'une belle envolée. Le chœur, à cinq pans coupés, est éclairé par de grandes fenêtres ogivales formées de superbes verrières et qui versent dans le sanctuaire une lumière colorée et chaude du plus magnifique effet. L'autel de marbre blanc est surmonté d'un retable que couronnent des clochetons chargés d'ampoules électriques. Il règne dans cette église une entente parfaite des proportions, si bien que l'on peut sans crainte la classer parmi les plus belles de Montréal. Ce qui en constitue l'attrait, ce sont assurément les verrières des fenêtres du chœur et des nefs latérales: elles sortent des ateliers de M. Champigneulle, de Bar-le-Duc (France).

EGLISE SAINT-LOUIS-DE-FRANCE —

L'église Saint-Louis-de-France, située au centre de l'un des quartiers les plus aristocratiques de la ville, n'a été inaugurée qu'en 1897. C'est un beau monument de pierre, de style roman, qui ne manque ni de caractère, ni de pittoresque. La façade est curieuse à étudier avec son porche profond, ses cinq longues fenêtres à plein ceintre et sa petite rose encadrée de clochetons. D'un côté, le portail est flanqué d'une tourelle qui ressemble à un kiosque, de l'autre, d'une tour très élevée dont la masse écrase quelque peu la façade. Cette tour, que l'on aperçoit de très loin, renferme un superbe carillon.

Eglise Sainte-Cunégonde —

En 1885, fut élevée la première église de Sainte-Cunégonde. Mais en 1904 un terrible incendie la réduisit en cendres. C'est alors que fut construit le superbe édifice que nous voyons aujourd'hui et qui est l'un des monuments les plus justement admirés de Montréal. C'est un beau spécimen de l'architecture française du XVIIe siècle. La façade se déploie avec une solennelle majesté; pour l'embrasser d'un coup d'œil, il faut se placer au centre du petit square qui lui fait comme une avenue pleine de verdure. A l'intérieur, c'est un vaisseau très étendu, d'une seule nef, dans lequel la lumière se répand à flots.

Ce qui distingue Sainte-Cunégonde ce sont ses belles proportions, la pureté de ses lignes, le fini de son exécution et surtout son grand dégagement intérieur.

* * *

Nous ne saurions passer en revue toutes les églises catholiques de Montréal; elles sont trop nombreuses et n'offrent pas toutes un égal intérêt historique ou artistique. Nous nous sommes appliqués à décrire celles qui se trouvent dans les quartiers que fréquente habituellement le touriste... Et cependant dans les quartiers extrêmes ainsi que dans la banlieue, on rencontre des églises et des chapelles qui méritent tout au moins une mention, telles par exemple: *l'église d'Hochelaga*, avec sa façade incrustée de mosaïque et son charmant campanille qui nous rappelle l'Italie; *l'église Sainte-*

Anne (rue McCord), dont l'intérieur est richement décoré; *l'église Saint-Vincent de Paul* (rue Sainte-Catherine); *l'église Saint-Gabriel* (rue Centre) de style roman; enfin, la plus récemment construite, *l'église Saint-Edouard,* de style gothique, qui mérite assurément une visite. Du reste, chaque année s'ouvrent de nouveaux quartiers et se fondent de nouvelles paroisses et chaque année surgissent de nouvelles églises qui attestent la vivacité de la foi des populations et du dévouement dont elles sont animées pour la gloire de Dieu.

Eglises protestantes

Tout comme les catholiques, les protestants possèdent dans la ville de Montréal, de nombreuses églises, dont quelques-unes sont d'une grande beauté architecturale.

La *Christ Church* (rue Sainte-Catherine), cathédrale anglicane, est le morceau architectonique le plus parfait non seulement de Montréal, mais peut-être bien de toute l'Amérique du Nord. Elle a été érigée, en 1859, par l'évêque Fulford, homme d'un goût très sûr, qui a pris une part très active à la fondation du musée de "l'Art Association." Dans le transept droit de l'église, on voit son buste en marbre blanc et un très beau monument, imité du célèbre "Martyr's Memorial" d'Oxford, a été élevé à droite de la cathédrale pour perpétuer sa mémoire.

De quelque côté qu'on l'examine, on est séduit, tant les proportions en sont harmonieuses, tant les moindres détails de sculpture ont été traités avec soin.

De style gothique flamboyant, la cathédrale possède un portail à trois portes, précédé d'un porche que surmonte une rosace entre deux tourelles. De nombreuses sculptures, gargouilles, masques, festons, clochetons, sont parsemées sur toutes les faces du monument. Mais ce qui attire surtout l'attention, c'est l'élégant clocher



Eglises protestantes
Erskine
Cathédrale anglicane St. James Methodist

en pierre qui s'élance tout d'un jet à une hauteur de 221 pieds. De toutes les flèches qui dominent Montréal, celle-ci est la seule qui soit en pierre de la base au sommet : elle en est la plus belle et la plus imposante.

A l'intérieur, les massifs piliers sculptés, la nef soigneusement dallée, le chœur qui fait l'effet d'une grotte profonde et mystérieuse, et les verrières, qui répandent dans la demi-nuit des bas-côtés une lumière discrète et douce, tout concourt à produire une forte impression sur le visiteur.

En arrière de la cathédrale, se trouvent le palais de l'évêque anglican, et la *Synod Hall*. Ces diverses constructions forment avec la cathédrale, qu'entourent des terrasses soigneusement entretenues, un ensemble harmonieux qu'on ne trouve nulle part ailleurs.

Sur le square Dominion, tout à côté de la gare du Canadien Pacifique, une charmante église gothique attire également l'attention par le joli dessin de son portail, et l'élégance de sa tour ; c'est l'église anglicane *Saint-Georges*. A toutes les heures, marquées au cadran de la tour, le carillon fait entendre les premières mesures d'un hymne religieux.

* * *

Parmi les autres églises protestantes qui ont un cachet artistique, il faut mentionner *Saint-André*, Côte du Beaver Hall, *Erskine Church*, rue Sherbrooke, *La Trinité*, rue Saint-Denis, *Saint James Methodist Church*, à l'est du square Philips, *Saint Paul*, rue Dorchester (près du square Dominion). . .

* * *

La synagogue Juive, rue Stanley, par l'étrangeté de son style oriental, mérite aussi d'être mentionnée.

Monuments de Montréal

Longtemps Montréal n'eut à offrir à la curiosité des touristes d'autres monuments que celui qui décore le square Victoria et la grèle colonne de la Place Jacques-Cartier. Mais, heureusement, depuis une vingtaine d'années, plusieurs monuments ont été élevés dans différents squares de la ville, et quelques-uns sont d'une réelle valeur artistique.

Le *Monument Maisonneuve*, sur la Place d'Armes, est assurément le plus remarquable, tant par son exécution que par les glorieux souvenirs qu'il rappelle. Ce monument, érigé au fondateur de Ville-Marie, et qui a pour auteur l'éminent sculpteur Philippe Hébert, est considéré comme l'une des œuvres les plus puissantes exécutées en Amérique. Par son ensemble et ses proportions, par la majesté et la noblesse des poses, par la vie et le caractère des personnages, il mérite de fixer l'attention.

Maisonneuve est représenté au moment où il prend possession de l'île de Montréal, au nom du Christ et du roi de France ; sa main droite tient haut l'étendard blanc, tandis que sa main gauche repose sur la garde de son épée. Sa figure, qu'ombrage un large chapeau à plume, respire l'énergie et le courage. Aux angles du socle, qua-

tre personnages sont agenouillés: Mlle Mance, la fondatrice de l'Hôtel-Dieu, que l'artiste nous montre occupée à panser le bras d'une petit sauvage; Lambert Closse, l'héroïque compagnon de Maisonneuve, qui tant de fois avec *Pilote*, la chienne légendaire, fit se lever, dans le fourré épais de la forêt, le gibier iroquois; LeMoyne, type du colon français qui devait toujours avoir sous la main son mousquet pour se défendre contre les surprises de l'enfant des bois; enfin, un Iroquois, l'ennemi déclaré de Ville-Marie, pendant si longtemps la terreur de la colonie. Quatre bas-reliefs, placés à la base du monument, rappellent: la fondation de la Compagnie de Ville-Marie, morceau d'une exécution admirable, la première messe à la Pointe-à-Callières, Maisonneuve abattant d'un coup de feu un chef Iroquois, enfin la mort héroïque de Dollard au Long Sault.

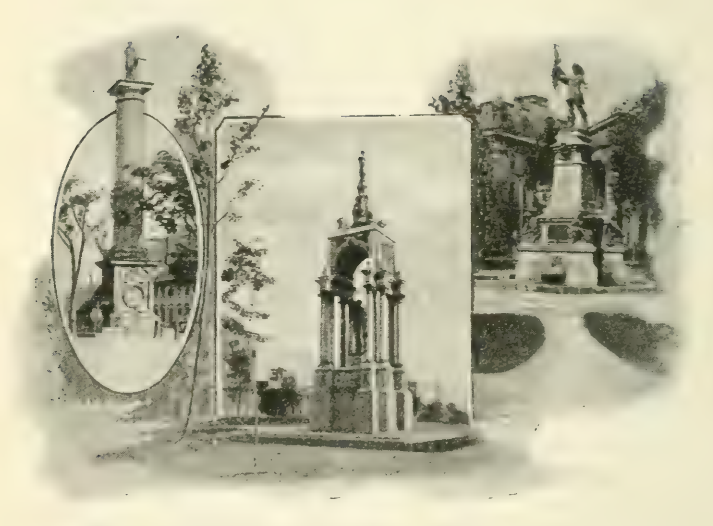
Le *Monument Bourget*, sur le parvis de la Cathédrale, est aussi une œuvre remarquable de M. Philippe Hébert.

Le grand évêque est représenté debout, magnifiquement drapé dans sa *cappa magna*, la tête légèrement penchée et la main droite levée dans un geste d'éloquence. Incrusté dans le socle, un bas-relief, d'une belle exécution, représente l'épopée des zouaves pontificaux canadiens, la légende en quelque sorte de cette croisade moderne dont Mgr Bourget fut le Pierre l'Ermite du Canada. De chaque côté du fût, deux groupes de statues symbolisent les deux vertus dominantes de celui que l'on a nommé le "second fondateur de Montréal": la Charité et la Foi. Enfin, un deuxième bas-relief placé en arrière du monument, commémore l'œuvre de la cathédrale.

Le *Monument Jeanne-Mance*, du même auteur, n'est pas moins digne d'attention. Placé à l'entrée de l'Hôtel-Dieu, il plaît surtout par sa grande simplicité. L'héroïne nous est montrée accourant au secours d'un pauvre colon que les Iroquois ont attaqué au milieu de son champ. Avec une tendresse touchante, elle se penche sur le blessé qu'elle relève et soutient. Ce monument a été érigé en 1909 pour célébrer le 250e anniversaire de l'arrivée au pays des trois premières Hospitalières de Montréal.

Nous devons également à M. Hébert les *Monuments de Crémazie* et de *John Young*. Le premier, érigé dans le charmant et pittoresque square Saint-Louis, a un caractère de douce poésie. Sur une colonne, que décore une lyre et une branche de laurier, se trouve le buste du premier barde canadien. Au pied de la colonne, un vieux soldat français, pressant sur son cœur le drapeau de Carillon, exhale son âme dans ce cri gravé sur le socle : " Pour mon drapeau je viens ici mourir."

Le second, en face de la Douane, a été élevé à la mémoire de l'Honorable John Young, l'un de ceux qui ont le plus contribué au développement commercial de la Métropole. L'éminent citoyen est représenté debout, portant à la main un parchemin sur lequel est tracé le plan du port. A la base du monument est une figure allégorique du fleuve Saint-Laurent. Non loin de là, sur la



Monuments Nelson, McDonald et Maisonneuve

Place d'Youville, se dresse un obélisque en granit dont la base est ornée de quatre plaques en bronze. Ce monolithe a été élevé par la Société Historique de Montréal, à l'endroit même où Maisonneuve et ses compagnons sont descendus, en abordant l'île de Mont-Royal. C'est là que fut célébrée la première messe et que furent prononcées les paroles prophétiques du Père Vimont. Les inscriptions rappellent ces souvenirs historiques ainsi que les noms des fondateurs et bienfaiteurs de la colonie.

A l'entrée du petit square situé au pied de la côte du Beaver Hall, on voit la statue de la Reine Victoria, représentée dans toute la grâce de la jeunesse. C'est une œuvre modeste et sans prétention, mais qu'entoure le respect de la population. A chaque anniversaire de la mort de la "Reine", les associations anglaises y viennent déposer des couronnes.

Sur la Place Jacques-Cartier, en face du Palais de Justice et de l'Hôtel-de-Ville, s'élève la colonne Nelson, dont l'unique mérite est d'être... là où elle est. A peu de distance de la fameuse colonne, au coin des rues Craig et Saint-Denis, se dresse la statue du Dr Jean-Olivier Chénier, l'un des chefs de la rébellion de 1837, tué à la bataille de Saint-Eustache. Ce monument souleva, lors de son érection, d'âpres discussions qu'on aurait oubliées depuis longtemps si le monument avait quelque valeur artistique.

Dans le beau square Dominion, deux monuments, outre celui de Mgr Bourget, dont nous avons fait la descrip-

tion, attirent l'attention. Le monument de Sir John Macdonald, ancien premier ministre du Canada, a été érigé par souscriptions à la mort du grand chef du parti conservateur. Il est d'une grande richesse, mais manque de grandeur. Sur une base très élevée, entre des colonnes de granit rouge, qui supportent une espèce de fronton voûté, apparaît l'éminent homme d'état, dans son grand costume de Windsor: la ressemblance est frappante. Sur le sommet du monument quatre lions portent sur leur dos une espèce de diadème que surmonte une figure allégorique du Dominion. Au pied on a placé deux vieux canons qui furent enlevés aux Russes durant la guerre de Crimée.

Dans l'autre partie du square, se trouve l'imposant Monument Strathcona érigé à la mémoire des soldats canadiens qui prirent part à la guerre du Transvaal. Sur une base monumentale, ornée de bas-reliefs représentant des épisodes de cette campagne, un soldat retient d'une main vigoureuse son cheval qui s'emporte. Il y a beaucoup de mouvement et de vie dans cette œuvre et elle produit un grand effet dans le beau cadre de verdure que lui font les grands arbres du parc.

M. Geo. W. Hill en est l'auteur.

Il faut encore mentionner le Monument de Jacques-Cartier et le Monument d'Iberville qui décorent les deux squares de Saint-Henri et de Sainte-Cunégonde, ainsi que l'énorme bloc de pierre que les ouvriers employés à la construction du pont Victoria hissèrent sur une base

en maçonnerie pour rappeler le souvenir poignant des 6,000 émigrants irlandais qui périrent du typhus en 1847 et 1848. Ce monument a été transporté dans un petit square, rue Wellington.

La Société de Numismatique et d'Archéologie de Montréal a aussi contribué pour sa part à perpétuer le souvenir des grands événements du passé, en apposant au mur des édifices, des plaques en marbre blanc, dont les inscriptions françaises ou anglaises servent à guider les recherches des touristes qui veulent, dans le Montréal moderne, retrouver quelques vestiges des premiers jours de la colonie. Le plus grand nombre de ces plaques commémoratives se trouvent dans l'espace circonscrit par les rues des Commissaires, McGill, des Fortifications et Bonsecours, c'est-à-dire dans l'enceinte des fortifications dont il reste à peine quelques vestiges. Avec un peu d'attention, le touriste les découvrira facilement sur la façade des édifices et ainsi, sans qu'il lui en coûte d'effort, à l'aide des dates et des noms, il pourra, avec un peu d'imagination, reconstituer, dans leur cadre primitif, les principaux événements qui ont marqué l'histoire de Montréal depuis sa fondation jusqu'à nos jours.



Université Laval, rue Saint-Denis

Education

Depuis le jour où Marguerite Bourgeoys, en 1658, ouvrait, dans une mâsure, la première école de Ville-Marie, les communautés religieuses et l'initiative privée ont doté Montréal d'innombrables maisons d'éducation : écoles primaires, académies, couvents, collèges et séminaires. Au-dessus de ces institutions qui répondent à tous les besoins et, en quelque sorte, les couronnant, se place l'*Université Laval* qui est pour la population française et catholique ce que l'Université McGill est pour la population anglaise et protestante.

Université et Ecoles catholiques

L'Université Laval de Montréal

L'Université Laval a été fondée à Québec, en 1852, par le Séminaire de cette ville, qui lui donna le nom de son propre fondateur, Mgr François de Montmorency-Laval, premier évêque de Québec. Les directeurs de cette maison obtinrent alors de S. M. Victoria 1re une charte

qui, en confirmant les droits et les privilèges qu'ils avaient possédés jusque-là leur conférait en plus les droits et privilèges d'université, pour l'instruction de la jeunesse dans les études secondaires et professionnelles.

En 1876, à la suite d'une demande de Mgr Bourget, évêque de Montréal, pour obtenir une université catholique dans sa ville épiscopale, la Sacrée Congrégation de la Propagande enjoignit à l'Université Laval d'établir une succursale à Montréal, pour y donner le même enseignement qu'à Québec. Cet enseignement fut inauguré en 1878 dans les Facultés de Théologie et de Droit ; en 1879, dans la Faculté de Médecine ; et en 1887, dans la Faculté des Arts. En vertu de la constitution apostolique *Jam dudum*, du 2 février 1889, la succursale est devenue pratiquement indépendante de la maison de Québec. Elle reçoit ses grades du conseil universitaire de Québec ; mais elle possède une administration locale complète.

Elle comprend quatre Facultés, celles de Théologie, de Droit, de Médecine et des Arts ; et neuf Ecoles agrégées ou affiliées, l'Ecole Polytechnique, l'Ecole de Médecine Comparée et de Science Vétérinaire de Montréal, l'Ecole de Chirurgie Dentaire, l'Ecole de Pharmacie Laval, l'Institut Agricole d'Oka, l'Ecole d'Enseignement Supérieur pour les jeunes filles, l'Institut des Frères Maristes, l'Institut des Frères de l'Instruction chrétienne et l'Institut des Frères de Sainte-Croix. L'enseignement se donne en français dans toutes ces sections, sauf dans celle de Théologie, où il se donne en latin.

La Faculté de Théologie est constituée par le Grand-

Séminaire de Montréal, dirigé par les prêtres de Saint-Sulpice.

Le cours ordinaire y est de trois ans et trois mois. Quelques élèves y prolongent leur séjour de six mois, pour se préparer au doctorat. Un plus grand nombre, après avoir complété leur cours à Montréal, vont prendre leurs grades à Rome, où les Messieurs du Séminaire de Saint-Sulpice de Montréal ont un collège pour les étudiants canadiens.

Les Facultés de Droit et de Médecine sont installées dans l'édifice de la rue Saint-Denis. Elles y ont de vastes salles de cours et des bibliothèques sectionnelles. La Faculté de Médecine y possède en outre un amphithéâtre, une salle de dissection et des laboratoires pour la chimie, l'histologie, la bactériologie, l'électricité médicale, etc.

La Faculté actuelle de Médecine continue l'*Ecole de Médecine et de Chirurgie de Montréal*, fondée en 1845 et affiliée d'abord à l'Université Victoria, de Cobourg (Ontario), de laquelle elle a reçu ses grades jusqu'en 1890. A cette époque l'Ecole fit modifier sa charte par le gouvernement de Québec et s'allia à la section montréalaise de la Faculté de Médecine de l'Université Laval, avec laquelle elle forme aujourd'hui un seul corps.

La Faculté des Arts n'a pas encore atteint son plein développement. Comme l'enseignement scientifique et littéraire qui fait l'objet ordinaire des cours de cette Faculté dans les universités anglaises, est donné dans cette province à la jeunesse catholique par les collèges et les petits-séminaires classiques affiliés à l'Université Laval.



Ecole Polytechnique

où les élèves obtiennent les grades de bachelier ès lettres, ès sciences ou ès arts, un enseignement complet de ce genre ne s'impose pas dans l'Université même.

Trois cours, relevant de cette Faculté, y sont cependant donnés. Le premier, celui de Littérature française, fondé en 1898 par feu M. l'abbé Colin, supérieur du Séminaire de Saint-Sulpice à Montréal, est confié à un agrégé de l'Université de Paris. Le second cours a pour objet le Droit Public de l'Eglise ; et le troisième, l'Esthétique et l'Histoire de l'Art. Les autres professeurs, ecclésiastiques ou laïques, de la Faculté des Arts, sont chargés de cours réguliers dans les collèges affiliés à l'Université, ou sont appelés occasionnellement à donner quelques conférences publiques dans l'Université.

La Faculté des Arts encourage en outre et contrôle effectivement l'instruction classique donnée aux jeunes filles dans l'Ecole d'Enseignement Supérieur dirigée par les Dames de la Congrégation. Elle a aussi organisé dans certaines congrégations de Frères un cours universitaire modelé sur l'enseignement secondaire moderne français.

Sa bibliothèque d'étude, tenue au courant des meilleures publications par des apports annuels considérables, contribue largement au développement intellectuel des étudiants et du public en général.

Une revue très appréciée que dirige un groupe de professeurs universitaires, concourt au même but.

L'Ecole Polytechnique de Montréal, fondée en 1874 et annexée à la Faculté des Arts en 1887, est généreusement subventionnée par le gouvernement da la pro-

vince de Québec et les principaux chemins de fer du Dominion. Elle correspond, par la nature de ses divers enseignements, aux facultés de sciences appliquées des universités américaines. Elle prépare aux différentes branches du génie civil et industriel, telles que travaux publics, chemins de fer, machines, mines, ponts, constructions métalliques, etc.

Cette Ecole est installée dans de vastes édifices spéciaux adaptés à ses besoins, où un aménagement bien conçu, au point de vue de l'enseignement scientifique, théorique et pratique, lui assure le caractère et les avantages d'un établissement de premier ordre.

Les programmes d'études embrassent toutes les sciences pures et appliquées qui forment le fond de l'enseignement dans toutes les institutions importantes du même genre.

L'Ecole Polytechnique comprend deux divisions principales : la division des ingénieurs ou Ecole du Génie Civil et la division des architectes ou Ecole d'Architecture.

La division des ingénieurs comprend 4 années d'études, divisées en deux sections : 1° la section des sciences (les 2 premières années d'études) qui donne droit au grade de candidat ingénieur ; 2° la section technique (les 2 dernières années d'études) qui donne droit au grade d'ingénieur.

Les études de la section des sciences sont communes à tous les élèves. Ceux-ci doivent se spécialiser à leur entrée dans la section technique ; pendant la période correspondant à la section technique, les diverses catégories d'ingénieurs suivent, outre les cours qui leur sont communs, des cours spéciaux et particuliers à leur catégorie.

La division des ingénieurs de l'Ecole Polytechnique

forme des ingénieurs civils, des ingénieurs métallurgistes et des mines, des ingénieurs chimistes et industriels, des ingénieurs mécaniciens, des ingénieurs électriciens, des ingénieurs hydrauliques et des ingénieurs des chemins de fer.

Les intéressés consulteront avec fruit le programme spécial élaboré par l'Ecole.

L'Ecole de Médecine Comparée et de Science Vétérinaire, installée cette année même dans un bel édifice rue DeMontigny, existe depuis 1886. Agrégée à l'Université, elle est soumise à l'inspection du ministre de l'Agriculture du gouvernement de Québec dont elle reçoit une allocation. Son enseignement comporte trois années de cours, et le grade final est celui de docteur en médecine vétérinaire. Il comprend de nombreuses cliniques qui se donnent à l'infirmerie de l'Ecole, rue Craig-Est. L'Ecole possède de belles salles de cours, un intéressant musée pathologique, un laboratoire de bactériologie, un laboratoire de chimie, etc. Le nombre de ses élèves, presque tous de cette province, n'est pas encore considérable ; mais il tend à s'accroître, du fait que les cultivateurs commencent à comprendre la valeur des services que peuvent leur rendre les médecins vétérinaires possédant bien leur art.

L'Ecole de Chirurgie Dentaire de Montréal, continuation de la section française du Collège Dentaire de la province de Québec fondé en 1894, a été affiliée à l'Université Laval au mois de février 1904, et a obtenu son existence légale par un acte de la législature de Québec au mois de

mai de la même année. Cette Ecole, destinée à la jeunesse canadienne-française de ce pays, et dont la nécessité s'imposait par suite des progrès considérables qu'a faits la chirurgie dentaire depuis quelques années, a débuté avec ses propres ressources et appuyée sur le seul dévouement de ses professeurs. Elle s'est développée rapidement et, chaque année, des élèves européens y viennent suivre des cours très appréciés.

L'enseignement couvre une période de quatre années, et le grade final est celui de " docteur en chirurgie dentaire ".

Les cours théoriques, les cliniques et les démonstrations se donnent dans un spacieux immeuble, situé rue Saint-Hubert. A ce dernier endroit se trouvent aussi de magnifiques salles d'opération avec fauteuils de dentistes et laboratoires parfaitement outillés.

L'infirmerie est ouverte, au même endroit, tous les jours de 9 heures à midi ; les pauvres y reçoivent, sous la direction de cliniciens compétents, des soins gratuits ne comportant qu'une légère rétribution pour le coût du matériel.

L'Ecole de Pharmacie Laval, constituée en Corporation par une loi spéciale de la législature de Québec, sanctionnée le 9 mars 1906, a été affiliée à l'Université Laval le 11 mai de la même année ; son but est l'enseignement et le progrès de toutes les sciences pharmaceutiques.

L'affiliation de cette Ecole à l'Université Laval lui donne accès aux grades universitaires.

Les cours sont donnés dans l'édifice même de l'Université, du commencement d'octobre aux premiers jours d'avril.

L'Institut Agricole d'Oka a été affilié à l'Université Laval le 26 mars 1908. En fait, il existait déjà depuis plusieurs années : son fonctionnement régulier datant du 8 mars 1893, époque où les RR. PP. Trappistes de Notre-Dame-du-Lac l'ouvrirent à la demande et avec le généreux concours du gouvernement provincial. Sous un nom plus modeste — Ecole d'Agriculture — cette institution remporportait des succès de plus en plus marqués, quand, pendant l'hiver de 1907, elle se transforma foncièrement, au double point de vue d'une installation matérielle plus moderne et d'un programme d'études plus étendu — surtout sous le rapport scientifique.

Outre un cours préparatoire d'une année, l'Institut donne un cours de trois années aboutissant aux grades académiques. Un enseignement spécial, qui comprend plusieurs *cours abrégés,* y est organisé en faveur des personnes, adultes ou jeunes, empêchées d'embrasser dans toute leur étendue les programmes réguliers.

L'Institut est largement pourvu de bibliothèques, de musées et de laboratoires.

Il eût été bien difficile, sinon impossible, de trouver, pour les avantages pratiques et les facilités de la formation professionnelle à offrir aux élèves, rien de comparable aux dix-huit cents acres de terre qui forment la célèbre exploitation agricole de la Trappe de Notre-Dame-du-Lac.

L'institut agricole d'Oka est situé sur le lac des Deux-Montagnes, à dix lieues environ de Montréal.

Au mois de septembre 1908, le Conseil Universitaire affiliait à l'Université l'Ecole d'Enseignement Supérieur pour les Jeunes Filles, inaugurée solennellement le 8 octobre de la même année.

Le but de cette fondation est de répondre aux exigences des temps actuels. Quiconque, en effet, est tant soit peu attentif à suivre la marche des idées contemporaines, remarque bien vite le courant qui pousse les femmes vers l'acquisition de connaissances intellectuelles plus étendues. Ce désir de s'instruire est légitime, mais encore est-il besoin qu'il soit bien dirigé.

C'est en 1909 que fut fondé, avec des règlements spéciaux et des programmes très étendus, le cours d'Enseignement Secondaire Moderne dont nous parlions plus haut. Jusqu'ici, le bénéfice de cette organisation universitaire est destiné uniquement aux Frères déjà pourvus d'un brevet de capacité du degré primaire supérieur et appartenant à une Congrégation enseignante affiliée à l'Université.

L'institut des Frères Maristes fut le premier à vouloir jouir des avantages de cette création nouvelle, et il obtenait son affiliation le 15 décembre 1909.

Les Frères de l'Instruction chrétienne, du diocèse de Montréal comme leurs devanciers, et les Frères de la Croix de Jésus, du diocèse de Rimouski, s'empressèrent de marcher sur leurs pas. En 1912, les Frères de la Congrégation de Sainte-Croix, du diocèse de Montréal, ont obtenu le même privilège.

L'Université est heureuse d'avoir inauguré ce mouvement de progrès, qui aura sans doute des conséquences très grandes pour l'avenir de l'enseignement congréganiste dans la province de Québec et dans tout le Canada.

Toutes ces facultés et ces écoles jouissent d'une grande

liberté d'initiative et d'action, en tout ce qui concerne l'organisation de leurs études et leur régie interne.

L'archevêque de Montréal, en qualité de vice-chancelier, contrôle la nomination et la destitution des professeurs, et exerce une haute surveillance sur la doctrine et la discipline.

Il est de droit président de la Corporation des Administrateurs qui a la propriété de l'Université et gère ses finances. Les évêques suffragants de la province ecclésiastique de Montréal, des délégués de tous les collèges et petits-séminaires affiliés de la même province, des délégués des facultés et de leurs anciens gradués, siègent aussi dans cette corporation, qui exerce ordinairement son action par un Bureau de Gouverneurs, composé de personnalités éminentes de la finance et des professions libérales.

Un vice-recteur ecclésiastique, choisi par NN. SS. les évêques de la province de Montréal, représente, pour la discipline et l'administration générale, le Conseil Universitaire, la Corporation des Administrateurs et le Bureau des Gouverneurs : un Comité Exécutif de quatre membres, délégué par ce bureau, l'assiste dans la gestion des affaires financières courantes.

Pour donner une idée de la vie intense des milieux universitaires catholiques de la région de Montréal, nous donnons ci-après le relevé numérique des professeurs et des élèves pour l'anée 1912-1913 :

	Professeurs	Elèves
Faculté de Théologie..	12	251
Faculté de Droit..	17	157
Faculté de Médecine..	70	144

	Professeurs		Elèves	
Faculté des Arts (Littér. Française).	22		36	
Ecole Polytechnique..	27		163	
Ecole de Médecine Comparée et de Science Vétérinaire.	10		50	
Ecole de Chirurgie Dentaire..	13		119	
Ecole de Pharmacie Laval.	11		93	
Institut Agricole d'Oka..	12*		115	
Ecole d'Enseignement Supérieur pour les Jeunes Filles..	53	247	496	1624
Enseignement Secondaire Moderne :				
Institut des Frères Maristes.	10		16	
Frères de l'Instruction Chrétienne..	10		43	
Frères de Saint-Croix..	10	30	15	74
Collèges affiliés :				
Séminaire de Sainte-Thérèse..	35		400	
Séminaire Saint-Charles-Borromée..	38		428	
Collège de L'Assomption..	36		370	
Collège de Saint-Laurent.	52		525	
Séminaire de Joliette..	39		402	
Séminaire de Saint-Hyacinthe.	36		476	
Collège Bourget..	31		371	
Séminaire de Montréal..	29		350	
Collège de Valleyfield..	35		302	
Collège de Saint-Jean..	22	353	195	3819
		630		5517

* Plus 22 chefs de pratique.

BATIMENTS DE L'UNIVERSITÉ

L'Université Laval est installée dans six édifices distincts: l'édifice central rue Saint-Denis, renferme les facultés de Droit, de Médecine, des Arts et l'Ecole de Pharmacie Laval. Les bâtiments de la faculté de Théologie sont situés au pied de la montagne, rue Sherbrooke Ouest. L'Ecole Polytechnique et ses laboratoires spacieux et bien outillés, se trouvent rue Saint-Denis, en face de l'église Saint-Jacques. L'Ecole de Médecine Comparée et l'Ecole de Chirurgie Dentaire entreront, cette année même, dans le bel immeuble que l'Université fait construire pour elles, rue Demontigny Est.

L'Ecole d'Enseignement Supérieur pour les Jeunes Filles est en face de la faculté de Théologie.

Enfin l'Institut Agricole d'Oka, comme on l'a vu précédemment, est à la Trappe de Notre-Dame-du-Lac.

BIBLIOTHÈQUE GÉNÉRALE D'ÉTUDE

A côté des bibliothèques spéciales des Facultés et des Ecoles affiliées, qui toutes renferment un grand nombre de volumes, il fallait une bibliothèque générale. L'Université, dès l'origine, s'était occupée de ce besoin. Grâce à la générosité d'amis ecclésiastiques et laïques, plusieurs milliers de volumes dont quelques-uns de grande valeur, avaient été collectionnés peu à peu et rangés dans une large pièce située au dernier étage de la maison.

Plus tard, sans cesser de rester la propriété de l'Uni-

versité, ces livres, de même que les intérêts de la bibliothèque furent confiés, sous la direction du vice-recteur et du secrétaire-général, aux soins de la Faculté des Arts qui relève d'une façon plus intime de l'administration universitaire.

Au mois de janvier 1906, M. Arnould, nouvellement arrivé à l'Université en qualité de professeur de littérature française, s'avisa de vouloir combler une lacune qu'il avait remarquée dans l'organisation de cette bibliothèque générale. Il voulut en faire un moyen d'étude d'accès plus facile et en même temps la développer dans un sens plus moderne et plus pratique.

L'idée venait si bien à son heure que, à peine énoncée, elle put commencer à se réaliser. La Corporation des Administrateurs fournit un nouveau local au rez-de-chaussée.

A l'œuvre naissante, une aide française fit bientôt faire un pas décisif : au milieu du mois d'avril, un cablogramme de Paris, nous envoyait, par l'intermédiaire de M. Kleskowski, consul-général de France au Canada, mille dollars, don de M. Robert Lebaudy.

Le 24 juin de l'année 1909, Lady Chapleau donnait à l'Université la riche collection de livres, plus de quatre mille, de son mari, Sir Adolphe Chapleau.

Un peu plus tard, M. L.-H. Archambault, avocat de Montréal, faisait parvenir une grande partie de sa bibliothèque, qui compte bon nombre de livres fort importants.

Et tous les ans, des amis dévoués, parmi lesquels se distingue Sir Lomer Gouin, premier ministre provin-

cial, nous versent des sommes importantes, qui sont employées à l'acquisition de nouveaux livres.

Sans parler de la très riche collection de livres canadiens de l'honorable juge Baby, tenue jusqu'ici forcément à l'écart dans nos voûtes de sûreté, l'Université se trouve enfin dotée d'une véritable bibliothèque générale ouverte à toute la classe intellectuelle.

Cette bibliothèque complète fort heureusement notre enseignement. Elle sert de foyer à tous ceux qui veulent allumer, entretenir ou accroître en eux la flamme des choses de l'esprit, la culture littéraire, historique, religieuse, philosophique, scientifique ou artistique.

Par un contrat intervenu entre l'Université et le Séminaire de Saint-Sulpice, au cours de la présente année, la bibliothèque va quitter le local actuel devenu trop étroit et s'installer dans les salles spacieuses à l'épreuve du feu mises à sa disposition dans l'édifice que le Séminaire fait construire sur la rue Saint-Denis, entre les rues Emery et Ontario. Ce contrat garde à l'Université le contrôle de ses volumes et la décharge des frais d'entretien et d'administration. Les règlements en vigueur seront ceux de la bibliothèque Saint-Sulpice.

L'ensemble des volumes renfermés dans les différentes bibliothèques de l'Université, est d'environ 120,000.

* * *

Le Collège ou Petit Séminaire de Montréal (rue Sherbrooke Ouest) s'ouvrit en 1767, aux jours les plus difficiles de la colonie. Il eut pour fondateur M. J.-B. Curatteau, prêtre de Saint-Sulpice, curé de la Longue-

Pointe, homme d'un profond savoir et de vertus éminentes. Transféré au Château de Vaudreuil en 1773, puis à la rue du Collège en 1806, il fut fixé en 1862 au pied du Mont-Royal ; à 1870 seulement, remonte l'établissement définitif tel qu'on le voit aujourd'hui.

Cette institution, dirigée par les prêtres de Saint-Sulpice, a pour but principal de préparer les jeunes gens à l'état ecclésiastique.

Le cours est exclusivement classique et dure six années.

* * *

Le Séminaire de Philosophie, bâti sur le flanc de la montagne en arrière du Grand Séminaire, reçoit les élèves au sortir de la rhétorique pour y suivre, pendant deux ans, les cours de philosophie et de sciences.

* * *

Le Collège Sainte-Marie et le *Collège Loyola* sont dirigés par les Jésuites. On y donne l'enseignement classique. Le premier, situé rue Bleury, a été fondé en 1848 et le second, destiné aux élèves de langue anglaise, en 1896. Il se trouve rue Drummond, au sud de la rue Sainte-Catherine.

* * *

Un autre établissement qui mérite d'être mentionné est le Collège du *Mont Saint-Louis*, dirigé par les Frères des Ecoles Chrétiennes et qui se trouve rue Sherbrooke, non loin de la rue Saint-Denis.

* * *

L'Ecole Normale Jacques-Cartier, dont le but est de préparer des professeurs pour l'enseignement primaire, est une institution de tout premier ordre et qui a rendu des services signalés à la société. Fondée en 1856 par l'Honorable M. Chauveau, elle a eu des débuts difficiles; mais le gouvernement provincial, comprenant toute l'utilité d'un tel établissement, ne ménagea rien pour en assurer le succès. Aujourd'hui, l'Ecole Normale occupe un édifice monumental, rue Sherbrooke Est, sur un des côtés du Parc Lafontaine. L'instruction qu'on y donne est très soignée et un grand nombre de ceux qui y ont obtenu des diplômes persévèrent dans l'enseignement après quinze, vingt et vingt-cinq ans d'exercice. L'Ecole possède une bibliothèque d'au moins 12,000 volumes et de précieuses collections de manuscrits.

En 1889, le gouvernement provincial confiait aux religieuses de la Congrégation Notre-Dame, la direction d'une école normale pour les filles, section de l'Ecole Normale Jacques-Cartier.

* * *

La Commission des Ecoles Catholiques. Les écoles publiques de Montréal sont administrées par deux commissions, l'une catholique et l'autre protestante, et soumises à l'inspection de deux Conseils de l'Instruction Publique, l'un catholique, l'autre protestant. La Commission catholique se compose de neuf membres, dont



Ecole des Hautes Etudes Commerciales

trois sont nommés par l'Ordinaire du diocèse, trois par le Conseil de Ville, et trois par le gouvernement de Québec. Parmi la centaine d'écoles primaires de Montréal, 47 relèvent de la Commission. Ces écoles sont dirigées par des Religieuses, des Frères ou des principaux laïques.

Depuis quelques années le gouvernement provincial s'est beaucoup occupé des œuvres post-scolaires. Déjà, tout un programme a été élaboré à cette fin. Deux écoles, l'*Ecole Technique* et l'*Ecole des Hautes Etudes Commerciales donnent des cours très appréciés.* Il faut aussi ajouter à la liste déjà longue des écoles de Montréal, celles que le gouvernement a ouvertes pour la classe ouvrière et qui, le soir, procurent à des milliers de travailleurs les moyens de s'instruire. A leur intention également ont été créées les *Ecoles des Arts et Manufactures* dont les résultats ont dépassé les espérances.

Pour conclure ce chapitre nous nous contenterons d'énumérer les principaux établissements d'éducation pour les jeunes filles : ce sont *Villa-Maria* et le *Mont Sainte-Marie* (Congrégation Notre-Dame) ; les Pensionnats d'*Outremont* et d'*Hochelaga* (SS. de Jésus et de Marie) ; l'*Académie Saint-Louis-de-Gonzague* (SS. du Bon-Pasteur) ; *Demi-Pensionnat du Sacré-Cœur* (Dames du Sacré-Cœur) ; *Pensionnat Saint-Basile* (SS. de Sainte-Croix).

Université et Ecoles protestantes

L'Université McGill

L'Université McGill doit sa fondation à un particulier, l'Honnorable James McGill, grand négociant de Montréal, mort en 1813. Par un testament, du 8 janvier 1811, il donnait sa propriété de Burnside, d'une contenance de 46 acres et les bâtiments y érigés, ainsi qu'une somme de £10,000, pour la fondation d'un collège devant être affilié à une université que le gouvernement anglais se proposait alors d'établir dans la province. Les quatre fidéicommissaires nommés dans le testament, devaient remettre l'immeuble et les £10,000 au *Royal Institute for the Advancement of Learning*, qui avait obtenu sa charte de la Législature de Québec en 1802.

Le but de cette institution était la fondation d'écoles libres dans la province. Le testateur ordonnait que, dans les dix ans, on établirait, sur la propriété de Burnside, une université ou un collège et que ce collège, ou l'un des collèges de cette université, devrait porter, à perpétuité, le nom de *McGill College*. La Législature ayant refusé de voter les subsides qu'elle avait promis de donner à l'Université qu'on voulait fonder, le projet

du gouvernement anglais dût être abandonné. Néanmoins, dès 1821, les fidéicommissaires obtinrent la charte du *McGill College*, et le *Royal Institute for the Advancement of Learning* se disposait à prendre possession du legs McGill, mais, à cause d'un procès que les fidéicommissaires eurent à soutenir contre les exécuteurs testmentaires du donateur, on atteignit 1829 avant l'inauguration des cours dans deux facultés seulement, les Arts et la Médecine.

Pendant trente ans, des difficultés financières et administratives, résultant surtout de sa charte, mal adaptée à une institution de cette nature et aux conditions du pays, ne cessèrent de menacer l'existence même du collège, dont il ne resta plus, en définitive que la faculté de médecine.

C'est alors que quelques personnes, comprenant enfin l'importance d'un établissement de ce genre, résolurent de le faire revivre, et en 1852, obtinrent pour le collège une nouvelle charte. Sir Edmund Head, alors gouverneur-général du Canada, s'intéressa à son sort et, en 1855, grâce au talent de son nouveau Principal, John William Dawson (plus tard Sir Willam Dawson), commença pour l'université une ère de progrès et de prospérité.

Né à Pictou, le 3 octobre 1830, John-William Dawson montra très jeune un goût marqué pour les sciences naturelles et, encore à l'école primaire, il avait déjà réuni une collection considérable des plantes fossiles de la Nouvelle-Ecosse, où les dépôts de houille affleurent un peu partout.

Il étudia ensuite au collège de Pictou, puis à l'université d'Edimbourg et, à l'âge de trente ans, connu déjà par de nombreux mémoires traitant de sujets scientifiques et autres, il fut nommé Surintendant de l'Education de sa province.

Les devoirs de sa charge l'obligeaient à parcourir celle-ci en tous sens et c'est au cours de ces voyages qu'il accumula l'immense trésor de connaissances touchant la géologie et les richesses minéralogiques de la Nouvelle-Ecosse qu'il condensa plus tard dans le plus important de ses ouvrages, *Acadian Geology*.

Lorsqu'il fut nommé Principal de l'Université McGill, on lui attribua la chaire d'Histoire Naturelle et, tout de suite, ses cours furent très suivis. L'intérêt qu'il portait à l'enseignement franchit bientôt les limites de l'université et se porta sur tout le système d'éducation de la province. L'influence de ses méthodes et de ses travaux s'étendit bientôt à tout le Dominion et eut même une certaine répercussion jusqu'aux Etats-Unis et dans certains pays d'Europe.

Malgré le travail considérable qu'exigeait l'administration de l'Université, où tout était à fonder, il trouvait le temps de se livrer à de grands travaux de recherches et de s'occuper d'œuvres sociales, prêtant l'appui de son nom et de sa science à toutes les entreprises d'intérêt public. Néanmoins, quelle qu'ait été la diversité et l'étendue de son œuvre, c'est surtout comme géologue et éducateur qu'il sera connu des générations à venir.

Lorsqu'il prit la direction de l'Université McGill, en 1855, il se trouva à la tête de quatre-vingts élèves en-

viron. Quand il prit sa retraite, les professeurs étaient au nombre de quatre-vingts, avec un millier d'élèves. Aux deux facultés du début: Arts et Médecine et les rudiments d'une faculté de Droit, il avait ajouté les facultés des Sciences Appliquées, de Médecine Comparée et de Science Vétérinaire et leur avait déjà donné un développement considérable.

Dès 1870, il avait eu l'idée d'un établissement d'Education Supérieure pour les femmes et avait fondé la *Ladies' Educational Association* et la *Girls' High School.* Aussi, lorsque, en 1883, il fut pourvu des ressources nécessaires, il put immédiatement inaugurer, dans la faculté des Arts, le *Donalda Department*, devenu depuis le *Royal Victoria College.*

Sous son régime, on a achevé le *Central Arts Building,* et construit les édifices de la Faculté de Médecine, de l'Observatoire, du *Redpath Museum*, le premier *Macdonald Engineering Building*, le *Macdonald Physics Building* et la Bibliothèque de l'Université.

On ne peut parler de l'Université McGill sans dire au moins un mot de ce qu'elle doit à Sir William Dawson.

Après 38 ans de devoués services, Sir William prit sa retraite et, en septembre 1895, il fut remplacé par M. William Peterson, LL.D., qui venait de quitter le poste de principal de l'Université de Dundee. Latiniste et littérateur distingué, Mr. Peterson, malgré les nombreux devoirs de son administration, est un collaborateur assidu de plusieurs revues littéraires; il a publié d'assez nombreux ouvrages et s'occupe activement

de tout ce qui intéresse les progrès de l'éducation et les œuvres sociales en général. Il a pu réaliser le plan conçu par le fondateur du Collège McGill. Sous son régime, aussi, s'est fondée la Maison des Etudiants (Students' Union), et la population universitaire n'a pas cessé de s'accroître ; elle est aujourd'hui de plus de 2,000 élèves réguliers et d'environ 270 professeurs, chargés de cours et autres.

Collèges de l'Université McGill

McGill College

Le premier en date et le plus important est le *McGill College.* Il comprend les facultés suivantes :

Faculté de Médecine. — Celle-ci, avec la faculté des Arts, est la plus ancienne des facultés de l'Université. Elle a eu pour origine une école fondée, entre 1823 et 1824, sous le nom de *Montreal Medical Institution.*

Faculté des Arts. — Ouverte en 1829, elle a végété pendant une vingtaine d'années avant d'avoir une existence stable.

Faculté de Droit. — On a donné des cours de Droit à la Faculté des Arts, dès 1848, mais la Faculté de Droit n'a été régulièrement organisée qu'en 1853. Grâce aux libéralités de Sir William Macdonald, elle est aujourd'hui très prospère.

Faculté des Sciences Appliquées. — Peu après avoir pris la direction de l'Université, Sir William Dawson avait ouvert une école de génie, qui dut, plus tard être fermée, faute d'élèves. Un nouvel effort fut tenté en 1871 et la Faculté des Sciences Appliquées fut fondée et annexée à la Faculté des Arts, puis organisée

comme faculté distincte en 1878. Quinze ans plus tard, en 1893, on inaugurait le *Macdonald Engineering Building* et les ateliers qui portent le nom de *William Workman Shops.* L'édifice actuel date de 1909.

GRADUATE SCHOOL. — Durant plusieurs années, on a donné à l'Université McGill, des cours spéciaux aux élèves diplômés des différentes facultés qui désiraient pousser plus loin leurs études. Mais l'école actuelle ne date que de 1906 ; elle est spécialement affectée aux élèves de la Faculté des Arts et de la Faculté des Sciences Appliquées.

CONSERVATORIUM OF MUSIC. — Cette école, ouverte en 1904, est maintenant affiliée au Cours de Musique de l'Université, qui décerne les degrés de *bachelier* et de *maître.*

COURSE OF MILITARY SCIENCE. — A la demande du Ministère de la Milice, l'Université organisa, il y a six ans, un département destiné à former les jeunes gens désireux d'entrer dans l'armée anglaise, ou dans les milices régulières du Canada.

Outre les facultés et les écoles que nous venons de mentionner, il existe encore, dans l'Université d'autres écoles dont le champ d'action est plus restreint, mais qui ont pourtant une importance considérable ; ce sont les écoles de commerce et les écoles où se donnent des cours durant les vacances d'été.

On a dû remarquer que nous n'avons pas parlé d'une faculté de Théologie.

N'étant inféodée à aucune église en particulier, mais

au service de toutes les sectes, l'Université McGill est une université protestante, mais non-confessionnelle.

ROYAL VICTORIA COLLEGE. — En date de fondation, c'est le deuxième des trois Collèges de l'Université McGill. Ouvert en 1899, il est l'œuvre de Lord Strathcona, qui y a dépensé un million de dollars. Le but du fondateur était de procurer aux femmes qui suivent les cours spéciaux de la faculté des Arts, les avantages de l'internat dans un collège, avec les facilités d'étude qu'il comporte. Ce collège est, en somme, un établissement d'enseignement supérieur, qui permet aux femmes, comme aux étudiants mâles, de parvenir à tous les grades de la faculté des Arts.

MACDONALD COLLEGE. — Le plus récent, mais non pas le moindre parmi les collèges de l'Université McGill, celui-ci date de 1907. Il a été fondé et outillé par Sir William Macdonald pour l'avancement de la science de l'agriculture dans toutes ses branches, au bénéfice de notre population rurale.

L'établissement, situé à Sainte-Anne de Bellevue, a une étendue de 561 acres; les bâtiments de toute sorte y sont au nombre d'une vingtaine. Son fondateur a consacré à son entretien et à l'exploitation de la propriété, le revenu d'une somme de plus de $2,000,000.

Le collège comprend trois cours distincts, à savoir: l'Ecole d'Agriculture, l'Ecole Normale d'Agriculture et l'Ecole d'Economie Domestique.

Par quelques-unes de ses facultés, l'Université McGill est affiliée aux universités d'Oxford, de Cambridge et à plusieurs universités du Canada.

Medical Building

Les Bâtiments de l'Université

Ces bâtiments, au nombre de neuf, sont :

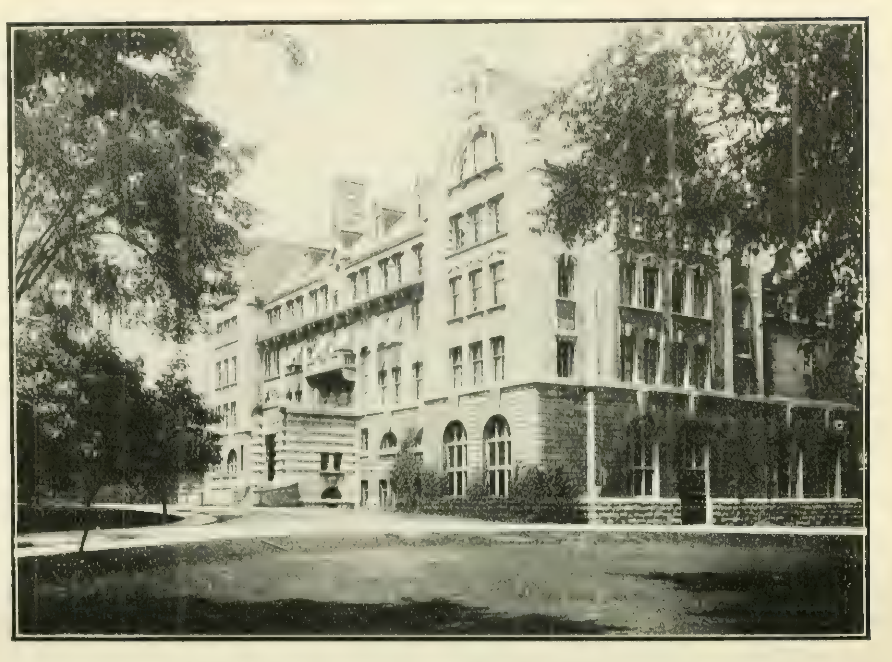
The Centre Building, le plus ancien du groupe, qui renferme les salles de lecture des facultés des Arts et de Droit, ainsi que les laboratoires de Botanique et de Zoologie et les bureaux de l'administration.

Le Conversatorium of Music, situé à l'angle des rues Sherbrooke et de l'Univresité. Les bureaux du Directeur et du Secrétaire sont au rez-de-chaussée, ainsi que la bibliothèque et la salle des concerts. Le deuxième et le troisième étage sont affectés à des salles de lecture et à des cabinets de travail pour les professeurs.

The New Medical Building, à l'angle de l'Avenue des Pins et de la rue de l'Université. Toute la partie antérieure du 2e et du 3e étage ainsi qu'une partie du rez-de-chaussée, sont occupés par la bibliothèque. En arrière du bâtiment principal se trouve le musée, probablement le plus riche et le plus complet de l'Amérique du Nord.

Dans l'aile orientale sont installés les départements de l'anatomie, de la pathologie, de la bactériologie, de la chirurgie dentaire, les bureaux de l'administration et les salles de dissection.

The Old Medical Building. — L'aile septentrionale



McDonald Engineering Building

de ce bâtiment renferme les laboratoires de chimie médicale, de physiologie, d'histologie et de zoologie.

The Macdonald Engineering Building. — Ce bâtiment, construit sur l'emplacement de l'édifice détruit par l'incendie de 1907, peut recevoir 600 élèves. On y trouve les départements du Génie Civil et de l'Architecture. Ceux de l'Electricité et des Machines y sont aussi installés en attendant qu'on les ait pourvus d'un local indépendant.

The Macdonald Chemistry and Mining Building. — Salle de conférences où 250 élèves peuvent prendre place, quatre salles de cours plus petites, trois grands laboratoires de chimie générale dans lesquels 200 élèves peuvent travailler en même temps, d'autres grands laboratoires pour les essais et la préparation mécanique des minérais et un laboratoire de métallurgie sont contenus dans ce bâtiment. Sa bibliothèque spéciale renferme 1,400 volumes.

The Macdonald Physics Building. — Ce bâtiment contient un outillage remarquable et de très grande valeur pour les recherches qui sont du domaine de la physique, outre une bibliothèque spéciale et de vastes ateliers.

The Redpath Museum. — Ce bâtiment est tout au haut de l'avenue principale. Il renferme de nombreuses belles collections de botanique, de paléontologie, de géologie et de zoologie.

La Bibliothèque de l'Université fut fondée, en 1857, par Sir William Dawson, mais l'édifice où elle est aujourd'hui installée, date de 1893 et est dû à la munificence de feu Peter Redpath. Il fut agrandi par sa veuve en 1900. Il renferme 140,000 volumes, sans compter environ 30,000 brochures diverses. Avec les ouvrages des bibliothèques particulières des collèges affiliés, l'Université McGill a aujourd'hui une collection de 170,000 volumes.

Strathcona Hall est un édifice de 55 x 100 pieds, à cinq étages. Il est affecté aux réunions de l'Association de la Jeunesse Chrétienne de l'Université (*Young Men's Christian Association of the University*).

Les écoles publiques protestantes sont nombreuses. Nous devons aussi mentionner des *High Schools*, des *Senior Schools* et différentes écoles commerciales bâties dans diverses parties de la ville.

Bibliothèque de l'Université McGill

Bibliothèques

Montréal ne possède actuellement que trois bibliothèques publiques : celle de l'Institut Fraser, la Bibliothèque Municipale de Montréal et celle de Westmount. Mais il en existe un grand nombre d'autres, qui, sans être publiques, sont pourtant accessibles aux hommes d'étude. Nous en donnons ici la liste en indiquant le nombre de volumes que chacune renferme :

Bibliothèques françaises.

Université Laval :	No de vol.
Bibliothèque générale	25,000
Faculté de Théologie	60,000
Facultés de Droit et de Médecine	25,000
Collège de Montréal	60,000
Séminaire de Philosophie	30,000
Collège Ste-Marie (Jésuites)	40,000
Ecole Normale Jacques-Cartier	15,000
Bibliothèque de Saint-Sulpice	60,000

Bibliothèques anglaises.

Université McGill	140,000
Collèges affiliés	30,000

Bibliothèques publiques.

Fraser Institute (française et anglaise)	50,000
Westmount	12,000
Bibliothèque Municipale	5,000

SOCIÉTÉS DIVERSES

Il existe à Montréal un grand nombre de sociétés qui ont pour objet les œuvres sociales ou autres : telles, parmi les plus importantes, la *Citizen's Association*, dont l'effort porte sur la réforme et l'amélioration de nos lois municipales; la *City Improvement League,* qui s'occupe des services Municipaux : voirie, parcs et jardins publics, habitations, etc. Les femmes prennent une part considérable aux œuvres de cette nature et il existe plusieurs associations exclusivement féminines, entre autres, le *Local Council of Women,* qui n'est qu'une succursale du *National Council of Women,* dont l'action s'étend au pays tout entier et qui a déjà, par ses représentations, amené les pouvoirs publics à faire un bon nombre de réformes d'ordre hygiénique et moral : la *Charity Organisation Society* et le *Canadian Handicraft's Guild;* la *Women's Art Society,* dont le but est de développer le goût artistique chez les Montréalais.

Les Canadiens-Français ont, de leur côté, la Société Saint-Jean-Baptiste, avec des succursales dans tout le pays et dans tous les centres Canadiens-français des Etats-Unis. C'est la Société Nationale des Canadiens-Français pour les hommes. Les femmes ont la Fédération Nationale, qui



Glissoire de la Montagne

poursuit le même but, réunir tous les Canadiens d'origine française dans la pensée de conserver leur langue, leurs traditions et leur religion.

Chez les Irlandais, on trouve le *Local Council of Irish Catholics.*

Sociétés athlétiques. — On ne compte pas les sociétés athlétiques et sportives de Montréal. Grâce à nos étés presque tropicaux et à nos beaux hivers ensoleillés, il y a place, chez nous, pour tous les exercices au grand air : le jeu de Crosse, que nous avons emprunté aux Peaux-Rouges, le Foot-Ball, le Golf, le canotage sous toutes ses formes. Ce sont là des sports d'été. Parmi les sports d'hiver, nous avons les longues glissades en *tobagan*, le *ski*, qui nous vient des Scandinaves et qui est d'importation récente, le *patin*, les courses sur la glace en *traînaux à voile*, la *raquette* et le *Curling*, jeu national des Ecossais.

Tous ces sports, très en faveur chez les Montréalais, hommes et femmes, ne contribuent pas peu à leur donner la vigueur et l'air de santé qui frappe généralement les touristes.



Vieilles tours, en face du Grand Séminaire, rue Sherbrooke

Les Communautés Religieuses

MONTRÉAL possède un grand nombre de communautés religieuses, dont deux au moins ont pris naissance avec la colonie. Les autres se sont fondées dans la suite ou nous sont venues de France, chacune à son heure, pour répondre à d'impérieux besoins. Fidèles à l'esprit de leurs fondateurs, elles ne cessèrent de se consacrer aux fins pour lesquelles elles avaient été instituées. Avec une incroyable fécondité, avec la seule ressource de l'aumône spontanée et grâce à leur persévérance et à leur industrie, elles ont multiplié les œuvres d'éducation et de charité. Et la conséquence nécessaire a été d'éviter à la société ces impôts écrasants que nécessite ailleurs l'intervention de l'Etat dans l'organisation des hôpitaux et des écoles publiques.

Pour ne pas être trop long, nous nous contenterons d'en donner la liste.

COMMUNAUTÉS ENSEIGNANTES.

Communautés d'hommes :

La Compagnie de Saint-Sulpice, la Compagnie de Jésus, l'Institut des Frères des Ecoles Chrétiennes, l'Institut des Clercs de Saint-Viateur, l'Institut des Frères de Saint-Gabriel, la Congrégation de Sainte-Croix, les Frères de l'Instruction Chrétienne et les Frères Maristes.



Ancienne maison-mère de la Congrégation Notre-Dame,
rue Saint-Jean-Baptiste, aujourd'hui démolie

Communautés de femmes :

La Congrégation Notre-Dame, les Dames du Sacré-Cœur, l'Institut des Sœurs des Saints-Noms de Jésus et de Marie, la Congrégation des Sœurs de Sainte-Croix et l'Institut des Sœurs de Sainte-Anne.

Communautés consacrées aux œuvres de charité.

Communauté d'hommes :

Les Frères de la Charité de Saint-Vincent de Paul (Ecole de réforme pour les garçons).

Communautés de femmes :

Les Religieuses Hospitalières de Saint-Joseph (Hôtel-Dieu), les Sœurs Grises de Montréal (Hôpital Général, etc.), les Sœurs de la Providence (Hôpital Saint-Jean-de Dieu, etc.), les Sœurs de la Miséricorde (Maternité), les Sœurs du Bon-Pasteur (Ecole de réforme pour les filles), les Petites Sœurs des Pauvres (Asile pour les vieillards et les infirmes), les Sœurs de la Sagesse (Hôpital Sainte-Justine pour les enfants), enfin les Sœurs de l'Espérance (Soin des malades à domicile).

Autres communautés.

Les Frères Mineurs (Franciscains), les Rédemptoristes, les Pères du Très Saint-Sacrement, les Sœurs du Précieux-Sang-de-Jésus, les Carmélites, les Petites Filles de Saint-Joseph et les Sœurs Missionnaires de l'Immaculée- Conception.



Hôpital Royal-Victoria

Hôpitaux

Le nombre des hôpitaux de Montréal est considérable quoique ne répondant pas encore entièrement aux besoins de la population. Nous les énumérons ci-après :

Hôpitaux catholiques :

L'Hôpital Général (rue Guy); l'Hôpital Notre-Dame (rue Notre-Dame Est); l'Hôpital Saint-Paul (rue Sherbrooke Est); l'Hôtel-Dieu (avenue des Pins); l'Hôpital Saint-Jean-de-Dieu (la Longue-Pointe); l'Hôpital Sainte-Justine (Avenue Delorimier); l'Hôpital des Incurables (Notre-Dame-de-Grâce); l'Hôpital de la Maternité (rue Dorchester).

Hôpitaux protestants :

Montreal General Hospital (rue Dorchester); Royal Victoria Hospital (avenue des Pins); Western Hospital (rue Dorchester Ouest); Samaritan Hospital for Women (rue Dorchester); Protestant Hospital for the Insane (Verdun); Homœopathic Hospital (avenue du Collège McGill); Montreal Foundling and Baby Hospital (avenue Argyle); Montreal Maternity Hospital (rue Saint-Urbain); Alexandra Hospital (Pointe Saint-Charles); Women's Hospital (rue Sainte-Catherine Ouest).

Il existe, en outre, un grand nombre d'asiles, de refuges et d'autres institutions, où toutes les misères humaines trouvent des soins apropriés. L'énumération en serait trop longue.

Monuments

ET

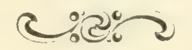
ENDROITS INTERESSANTS A VISITER

Le Port.
La Place Royale.
Le Board of Trade (rue Saint-Paul).
Le Square " Victoria " (monument de la Reine).
La Bourse (rue Saint-François-Xavier).
L'Hôtel des Postes.
La Banque de Montréal.
La Place d'Armes (monument Maisonneuve).
L'église Notre-Dame (ascension des tours, 25 cents).
Le Séminaire de Saint-Sulpice.
Le Palais de Justice.
L'Hôtel-de-Ville.
La Place Jacques-Cartier.
Le Musée Ramezay (entrée gratuite).
Le Marché Bonsecours.
Notre-Dame-de-Bonsecours (chapelle aérienne).
L'Hôpital Notre-Dame.
General Hospital (rue Dorchester).
Le Carré Viger (monument Chénier)
La Gare Viger (C. P. R.).
L'Université Laval.

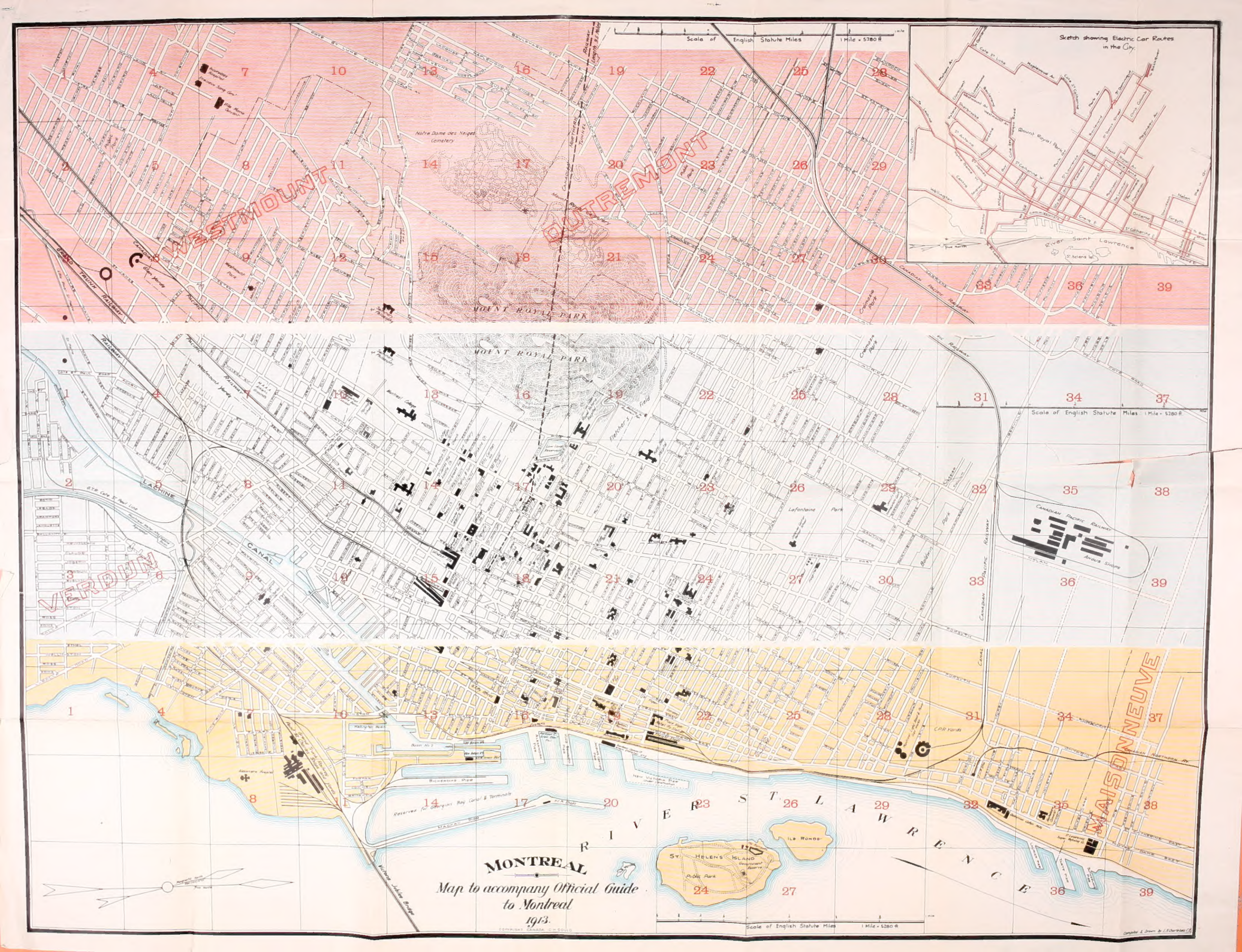
L'Ecole Polytechnique.
L'église Saint-Jacques.
Notre-Dame-de-Lourdes.
Le Square Saint-Louis (Monument Crémazie).
Le Parc Lafontaine.
Le Parc Mont-Royal.
Les cimetières catholique et protestant.
L'Hôtel-Dieu (Monument Mance).
L'Hôpital Victoria.
"Ravenscrag" (Résidence de Sir Montague Allan).
L'Université McGill.
Redpath Museum.
Le "Gésu".
L'Eglise Saint-Patrice.
Art Gallery (25 centins).
Christ Church.
Fraser Institute (bibliothèque publique).
Musée d'Histoire Naturelle.
Le Parc Dominion (monuments Bourget, MacDonald, Strathcona).
L'Hôtel Windsor.
Gare du Windsor (C. P. R.).
La Cathédrale Saint-Jacques.
L'Eglise Saint-Georges.
L'Hôpital Général des Sœurs Grises.
Le Séminaire de Théologie (chapelle).
Le Couvent des Dames de la Congrégation.
Le Western Hospital.
Le Parc Westmount.

TABLE DES MATIÈRES

PAGES




in


MONTREAL
Map to accompany Official Guide
to Montreal
1913.
COPYRIGHT CANADA C.H. GOULD
Sketch showing Electric Car Routes in the City
Scale of English Statute Miles
1 Mile = 5280 ft
WESTMOUNT
OUTREMONT
VERDUN
MAISONNEUVE
MOUNT ROYAL PARK
Notre Dame des Neiges Cemetery
LACHINE CANAL
GRAND TRUNK RAILWAY
CANADIAN PACIFIC RAILWAY
Lafontaine Park
Fletcher's Field
RIVER ST LAWRENCE
ST. HELEN'S ISLAND
Public Park
ILE RONDE
Victoria Jubilee Bridge
Reserved for Georgian Bay Canal & Terminals
Angus Shops

"Circulation"
please check for 1 map in
pocket

